

JEAN RICHPIN

MONSIEUR SCAPIN

COMÉDIE EN VERS EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène de la COMÉDIE-FRANÇAISE

le mercredi 27 octobre 1886.



PARIS

MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR

13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

1886

Tous droits réservés.

PERSONNAGES

SCAPIN.	MM. COQUELIN AINÉ.
TRISTAN.	COQUELIN CADET.
ESPLANDIAS.	LAUGIER.
FLORISEL.	LE BARGY.
MAITRE BARNABÉ.	TRUFFIER.
ANTOINE.	GRAVOLLET.
UN CLERC.	FALCONNIER.
DORINE.	M ^{mes} MONTALAND.
SUZETTE.	MULLER.
RAFA.	SAMARY.
MADAME BARNABÉ.	FAYOLLE.

A Bologne, vingt-cinq ans après l'époque des *Fourberies*.

N. B. — Pour les droits de représentation en province et à l'étranger s'adresser à M. ROSEN, agent de la *Société des Auteurs dramatiques*.

Pour les plans des décors, la plantation des meubles, et la mise en scène détaillée, de tous points conforme aux indications de l'auteur, s'adresser à M. Léautaud, à la *Comédie-Française*.

MONSIEUR SCAPIN

ACTE PREMIER

Le salon de Scapin.

Au fond : au milieu, grande porte ; à droite, en pan coupé, porte. — En scène : à gauche, une table et un fauteuil ; à droite, un fauteuil. — Aux murs, des babuts et des dressoirs. — Sur une chaise, près de la grande porte, la canne et le chapeau de Scapin.

SCÈNE PREMIÈRE

SCAPIN, DORINE.

Dorine est en train de froter de l'argenterie qu'elle range dans un bûchet. Scapin est à gauche, assis dans le fauteuil, près de la table. Il lit la gazette, ses besicles sur le nez.

DORINE.

Scapin ?

SCAPIN.

Monsieur Scapin, madame, s'il te plait !
Peuh ! Scapin ! C'était bon lorsque j'étais valet,
Que je faisais la cour à Dorine, suivante !
Nous sommes aujourd'hui bourgeois, et je m'en vante.

Oui, bourgeois ! Nous avons (mon Dieu ! par quel moyen ?
 C'est notre affaire.) acquis de l'argent et du bien,
 Sachons donc nous montrer dignes de la fortune,
 Oublier du vieux temps la mémoire importune,
 Tous ces jours hasardeux au lendemain peu sûr,
 Et Naples, dont j'ai trop connu les flots d'azur,
 Nous sommes à Bologne, ayant pignon sur rue,
 Et bonne renommée. Or, pour qu'elle soit crue,
 Prends toi-même le pli d'y croire. Est-ce compris ?
 Hausse jusques à moi tes vulgaires esprits !
 Je ne suis plus valet et tu n'es plus suivante.
 Dis-moi donc comme il sied, de façon triomphante :
 Monsieur Scapin ! Oui, gros comme le bras entier,
 Avec tous les égards que mérite un rentier.

DORINE.

Eh bien ! monsieur Scapin, veux-tu que je te dise ?
 Ton appétit d'honneur tourne à la gourmandise,
 Et je crains fort pour toi quelque indigestion
 A trop prendre de la considération.

SCAPIN.

Comment cela ?

DORINE.

D'abord, ces grands airs d'importance
 Te vont comme un panache irait à la potence.

SCAPIN.

Ouais !

DORINE.

Bien sûr. Ainsi, tiens, par exemple, ceci,
 Ce chapeau, n'est point fait pour ta tête.

SCAPIN, ajustant son chapeau sur sa tête.

Mais si.

DORINE, le lui enfouçant jusqu'aux yeux.

Mais non.

SCAPIN, se redressant d'un air fâché.

Ah!

DORINE.

Cet habit, crois-tu donc que la basque
N'en soit pas ridicule à tes mollets de Basque ?

SCAPIN, faisant de graves enjambées.

Pas du tout. Car il rend majestueux mes pas.

DORINE.

Tu ne peux plus courir !

SCAPIN.

Un bourgeois ne court pas.

DORINE.

Tu n'es qu'un faux bourgeois.

SCAPIN.

J'en suis un vrai, que diantre !

DORINE.

On n'est pas un bourgeois quand on n'a pas de ventre.

SCAPIN.

J'en ai ! J'en aurai plus encore ! Je le veux.
Oui, Bologne la grasse exaucera mes vœux.

C'est exprès que je suis venu dans la patrie
Des pâtes, sous le ciel de la charcuterie;
Et tu t'arrondiras, ventre, ô ventre béni,
A coups de mortadelle et de tortellini !

DORINE.

Prends garde ! Ton esprit se noiera dans ta graisse.
Ça commence.

SCAPIN.

Aurais-tu dit vrai ? Quelle allégresse !
Je suis gras ?

DORINE.

Pas encor ; mais tu deviens poupin.
Prends garde ! Scapin gras ne sera plus Scapin.

SCAPIN.

Mais c'est ce que je veux, ne plus être ce drôle !

DORINE.

Ah ! que je t'aimais mieux jouant ton ancien rôle,
Aventureux, et pauvre, et maigre comme un clou.
Mais plus fin qu'un renard et plus hardi qu'un loup.
Quand tu m'apparaissais le bonnet sur l'oreille,
Et drapé fièrement dans ta cape, pareille
Au ciel rayé de feu par le soleil couchant !

SCAPIN.

Peste ! Quel souvenir !... L'argument est touchant.
Et cependant, ma mie, il ne me touche guère.
Bah ! Tout cela, vois-tu, c'était parfait naguère.
Être vêtu d'azur et d'or comme un lézard,
Vivre à la belle étoile et manger par hasard,

C'était donc le bon temps ? Oui, dans notre jeunesse.
Dieu me garde aujourd'hui que ce bon temps renaisse !
Il me faut désormais par jour mes trois repas,
Et, quand je suis devant, qu'on ne me trouble pas.
Le bon temps, c'est celui des digestions calmes.
J'ai su me faire un lit de lauriers et de palmes,
Bis-tu. Laisse-moi donc y dormir. C'est si bon !
Je ne veux point finir, aventurier barbon,
A tendre mon vieux casque ainsi qu'un Bélisaire ;
Et puisque j'ai vaincu la faim et la misère,
Je n'ai plus qu'à vieillir, tranquille, gras et doux,
Comme Cincinnatus quand il plantait ses choux.

DORINE.

Près de ton Barnabé, n'est-ce pas ? Tu veux prendre
Son fils Antoine, un sot, un bêtire, pour gendre ?

SCAPIN.

Mais sans doute. Un notaire ! Où puis-je trouver mieux ?
Des bourgeois, vénérés, notables.

DORINE.

Ennuyeux.

SCAPIN.

Non, graves, tout au plus.

DORINE.

La femme...

SCAPIN.

Une malade !

DORINE.

Oui, ses vapeurs ! Toujours le cœur en marmelade !
Quant au père, un grigou.

SCAPIN.

Je m'en suis aperçu.

DORINE, triomphante.

Ah !

SCAPIN.

Tant mieux !

DORINE.

Hein ?

SCAPIN.

Son fils en sera plus cosсу.

DORINE.

Cosсу ?

SCAPIN.

Dame ! Son père est riche. Il en hérite.

DORINE.

Ma foi ! Va pour cosсу ! C'est bien ce qu'il mérite.

SCAPIN.

Ah ! Dorine, voyons, tu vas calomnier
Notre fille, et d'avance.

DORINE.

Eh ! quoi ! peux-tu nier
Que cet Antoine, avec sa figure trop mûre,
N'ait un front fait exprès pour porter la ramure ?

SCAPIN.

Non, non, notre Suzette a bien trop de vertu...

DORINE.

Elle ne l'aime pas, cet homme !

SCAPIN.

Qu'en sais-tu ?

DORINE.

Rien. Mais je le devine. Et moi-même, à sa place,
Devant un tel museau je resterais de glace.

SCAPIN.

Ah ! toi, parbleu ! Que diable ! Il te fallait Scapin.

DORINE.

Mais Suzette est ma fille et mange de mon pain.

SCAPIN.

Tu n'es qu'une pécore.

DORINE.

Et toi, qu'une mazette.

SCAPIN.

Tu vas voir.

DORINE.

Tu vas voir, toi.

SCAPIN, courant à la porte de droite.

Suzette !

DORINE, même jeu.

Suzette !

SCÈNE II

SCAPIN, DORINE, SUZETTE.

SUZETTE, arrivant effarée.

Voilà! Quoi? Qu'est-ce donc? Ah! quelle peur, grand Dieu!
 J'ai cru que la maison venait de prendre feu.

SCAPIN.

Ce n'est que le torchon, rassure-toi, mignonne.

DORINE.

Ton père, qui rugit!

SCAPIN.

Ta mère, qui rognonne!

SUZETTE.

Et Suzette, qui tout de suite au milieu d'eux
 Va ramener la paix, en les baisant tous deux.

Elle les embrasse.

Là, c'est fait, n'est-ce pas?

SCAPIN.

Non!

SUZETTE, à sa mère.

Toi non plus?

ACTE PREMIER

9

DORINE.

Non, certes.

Entrainant Suzette à part.

Écoute, ma Suzette.

SCAPIN.

Ah! si tu te concertes

Dès l'abord avec elle, hein! ce n'est pas de jeu.

Il court prendre Suzette par la main et l'entraîne de son côté.

Moi, je vais t'expliquer.

DORINE, même jeu.

Moi.

SCAPIN, même jeu.

Moi. Mais, sarpejeu!

C'est à moi de parler, enfin! Ça m'exaspère

Qu'on méconnaisse ainsi les droits sacrés d'un père!

DORINE.

Ah! diable! les grands mots! Parle alors. Je me tais.

SCAPIN, solennel.

Ma fille, ainsi qu'un mur croulant veut des étais,

La famille a besoin d'être consolidée

Par le mariage. Or (tu sais bien mon idée?)

Les parents (ou plutôt le père; enfin, passons!

Les parents) de ce mur croulant sont les maçons.

C'est-à-dire, il faut que...

DORINE.

Bref, sans tant de sornettes,

On veut te marier, voilà les choses nettes.

SUZETTE.

Ah! quel bonheur!

SCAPIN, triomphant, à Dorine.

Tu vois si j'étais bien tombé !

DORINE, à Suzette.

Te marier au fils de maître Barnabé.

SUZETTE.

Ah ! quel malheur !

DORINE, retomphante, à Scapin.

Qui donc avait deviné juste ?

SCAPIN, de plus en plus solennel.

Enfant, le mariage est une chose auguste...

SUZETTE.

Non ! il s'appelle Antoine.

SCAPIN.

Antoine est un beau nom.

SUZETTE.

Tu veux faire de moi madame Antoine, oh ! non.
Ça te fait rire, tiens !

SCAPIN.

Du tout, mademoiselle.

SUZETTE, câline.

Voyons, papa !

SCAPIN.

Ne me fais pas tes yeux d'oiselle.
Inutile ! Tu vois, moi, je fais mes gros yeux.

ACTE PREMIER

11

DORINE.

C'est joli. Si tu crois que cela te va mieux !

SUZETTE.

Non, ne le fâche pas, maman ! Laisse-moi faire.
Il n'est pas si méchant que ça.

A Scapin.
Dis ?

SCAPIN.

Point d'affaire !

Il faut m'obéir.

SUZETTE.

Mais...

SCAPIN.

Je n'entends rien.

DORINE.

Têtu !

SUZETTE.

Lorsque j'étais petite, hein ? te rappelles-tu,
Que tu me faisais voir...

SCAPIN.

Quoi ?

SUZETTE.

Les marionnettes.

SCAPIN.

Eh bien ?

SUZETTE.

On y montrait des pères...

SCAPIN.

Très honnêtes.

SUZETTE.

Qui parlaient comme toi.

SCAPIN.

C'est qu'ils avaient raison.

SUZETTE.

Ça, jamais ! Souviens-toi de la péroraison.
Toujours Pulcinella, malgré le commissaire,
Rossait...

SCAPIN.

Il avait tort.

SUZETTE.

Là, tu n'es pas sincère.
Car tu riais assez quand le crâne en carton
De Cassandre attrapait de grands coups de bâton.
Si bien qu'il finissait toujours par condescendre.

SCAPIN.

Mais, pardon ! Il s'agit de moi, non de Cassandre.

DORINE.

C'est tout un.

SCAPIN, allant prendre sa canne et son chapeau.

Ouais ! Vraiment ? Eh bien ! Vous allez voir !
Ah ! tout le monde ici se rit de mon pouvoir !
Parbleu ! vous apprendrez, avant ce soir, j'espère,
Qu'on ne méconnaît pas les droits sacrés d'un père.

Il sort furieux.

SCÈNE III

DORINE, SUZETTE.

SUZETTE.

Pourquoi l'as-tu fâché ? Que va-t-il faire ?

DORINE.

Bon !

Ce n'est que feu de paille et non pas de charbon.
Il reviendra tantôt, sa colère passée.

SUZETTE.

Oui ; mais, en attendant, me voilà fiancée.

DORINE.

A cet Antoine ? Oh ! là-dessus, reste en repos.
J'y mettrai bon ordre.

SUZETTE.

Ah ! tant mieux ! Car...

DORINE.

A propos,

Ce qui t'a fait cabrer dans tout son verbiage,
C'est le choix du mari, non pas le mariage ?

SUZETTE.

Oui.

DORINE.

Tu n'as pas horreur à te marier ?

SUZETTE.

Non.

DORINE.

Au contraire ?

SUZETTE.

Au contraire.

DORINE.

Alors, quelque autre nom

Tirait mieux peut-être ?

SUZETTE.

Oui, peut-être.

DORINE.

Et lequel est-ce ?

SUZETTE.

Mais...

DORINE.

Allons, dis-moi donc, sotté, où le bât te blesse.
Te voilà toute rouge et le cœur en émoi.
A qui te plaindras-tu, si ce n'est pas à moi ?

SUZETTE.

Ah ! ma mère, si tu savais combien je l'aime !
Il n'a pas, comme Antoine, un long visage blême.
Non ! Un minois tout rond, tout rose et gracieux,
Et des yeux qui... des yeux que je... enfin des yeux !

DORINE.

Là, là, tout doucement ! Diable ! En es-tu coiffée !

SUZETTE.

Et son nom ! Florisel ! Un vrai filleul de fée !
C'est doux comme une fleur et clair comme un flambeau.
Madame Florisel ! C'est ça qui sera beau !

DORINE.

Qui sera ? qui sera ?.. La chose n'est point faite.

SUZETTE.

Oh ! tu vas aussi, toi, faire le trouble-fête ?

DORINE.

Mais comment, où, l'as-tu connu, ce beau galant ?

SUZETTE.

Mais comme ça, ma mère, on ne sait, en allant
Au marché voir les fruits, sur le cours voir les cygnes.
Dans la rue, avec toi. Nous nous faisons des signes.

DORINE.

Avec moi ?

SUZETTE.

Dame ! tu nous servais de rempart
Pendant qu'on te faisait regarder autre part.

DORINE.

On ? Qui donc est on ?

SUZETTE.

Moi.

DORINE.

Mais, petite vipère !

SUZETTE.

Oh ! maman !

DORINE, à part.

Ah ! c'est bien la fille de son père.

Haut.

Et... vous vous êtes vus ?..

SUZETTE.

Non.

DORINE.

Non ?.. Ah ! ne mens pas !

SUZETTE.

Si tu te fâches !

DORINE.

Mais... Allons !.. Dis-le tout bas.

SUZETTE.

Oui.

DORINE.

Vous vous êtes vus !

SUZETTE.

Derrière la tonnelle,
Dans le jardin. Tristan nous faisait sentinelle.

DORINE.

Qui, Tristan ?

SUZETTE.

Un garçon très futé, son valet,
Qui sait comme pas un vous glisser un poulet...
Ah ! mon Dieu ! Tout cela n'a pas l'air de te plaire ?

DORINE.

Tiens !.. Non, mais soyez donc une mère exemplaire.
Veillez bien, surveillez, guettez, chaperonnez,
Pour qu'on se fasse ainsi la cour sous votre nez !
Vertudieu ! mon enfant, tu dépasses la ligne.
A ton âge, j'avais renom d'être maligne,
Et cependant...

SUZETTE.

Mais c'est en tout bien tout honneur.
Ne crains rien ! Florisel n'est pas un suborneur.

DORINE.

Non, il s'en prive !

SUZETTE.

Lui ! Mais la preuve qu'il m'aime.
Et très honnêtement...

DORINE.

C'est ?

SUZETTE.

C'est qu'aujourd'hui même,
Sans biaiser, comme un qui va droit son chemin,
Il doit venir ici pour demander ma main.

DORINE.

Ah !

SCÈNE IV

DORINE, SUZETTE, TRISTAN.

TRISTAN, vêtu comme le Scapin des *Fourberies*.

Madame...

DORINE, à part.

Quel est ce Scapin apocryphe ?

Haut.

J'y suis. C'est ton fameux Tristan, cet escogriffe.

TRISTAN.

Oui-dà, pour vous servir, madame, en vérité.

DORINE.

Il a l'air bien niais pour être si futé.
Que veux-tu ?

TRISTAN.

Rien pour moi, madame ; c'est mon maître...

SUZETTE.

Oui, oui, qu'il vienne, vite !

DORINE.

Eh ! je ne puis permettre.

SUZETTE.

Mais...

DORINE.

Ton père est absent.

SUZETTE.

Puisqu'il va revenir.

Et d'ailleurs, Florisel n'est pas près de finir.
A dire nos projets, nos vœux, nos cœurs en fêtes,
C'est long ; et si papa vient sur ces entrefaites,
On recommencera le conte. Ainsi, tu vois !
Ça ne m'ennuiera pas de l'écouter deux fois.

TRISTAN.

Elle a riposte à tout. Jamais de fausse garde !

DORINE.

Eh ! toi, mêle-toi donc de ce qui te regarde.

TRISTAN, courant à la porte.

C'est-à-dire d'aller chercher...

DORINE, l'arrêtant du geste.

Mais non.

SUZETTE.

Mais si.

Comme sa mère.

Toi, si bonne, si tendre ! Oh ! tu veux bien.

A Tristan.

Vas-y.

Tristan sort en courant.

SCÈNE V

DORINE, SUZETTE.

DORINE.

Mais, Suzette...

SUZETTE.

Oh ! tu vas l'aimer, puisque tu m'aimes.

DORINE.

Bouh ! quelque freluquet, pour sûr. C'est tous les mêmes.

SCÈNE VI

DORINE, SUZETTE, FLORISEL, TRISTAN.

FLORISEL.

Madame, pardonnez...

SUZETTE, à sa mère.

Eh bien! mère?

DORINE, à Suzette.

En effet,
Il n'est pas mal tourné. Ton père était mieux fait.

SUZETTE.

Si l'on peut dire!

TRISTAN, à Florisel.

Allons, monsieur, de la vaillance,
Vous vous regardez là comme chiens de faïence!

A Dorine.

Madame, dites-lui des mots encourageants.

DORINE.

Mais, je ne suis point d'âge à faire peur aux gens!
Est-ce que je me fâche? Est-ce que j'invective?
Eh! mon Dieu! si monsieur me croit rébarbative,

Pourquoi vient-il tout seul? On a quelques garants.
Une famille.

FLORISEL.

Hélas! j'ai perdu mes parents.

DORINE.

Pauvre enfant, il fallait le dire tout de suite.

TRISTAN. *bas, à Florisel.*

Poussez! Femme attendrie est à moitié séduite.

FLORISEL. *à Dorine.*

Ah! madame, que vous êtes bonne! Merci.

DORINE.

Monsieur...

FLORISEL.

Je n'ai plus peur. Que tout soit éclairci!
Oui, je vous dirai tout, mon espoir, ma chimère,
Mes vœux, tout, comme si je parlais à ma mère,
Car elle était, madame, ainsi que je vous vois,
Compatissante, aimable aux malheureux. Sa voix,
Comme la vôtre, avait cet accent doux et tendre.
Pauvre enfant! disiez-vous. Il m'a semblé l'entendre,
Elle, dont j'ai gardé l'adoré souvenir,
Elle, que seule mon enfance a pu bénir,
Car j'étais tout petit lorsque je l'ai perdue.
Mais voici qu'aujourd'hui vous me l'avez rendue;
Et, privé si longtemps de ce bien précieux,
Dans vos regards enfin je retrouve ses yeux.

DORINE.

Brave garçon!

SUZETTE.

Tu vois, mère!

DORINE.

Allons, bon! Je pleure.

SUZETTE.

Tu pleureras bien plus encore tout à l'heure,
Va, quand il te dira dans quels tristes enfers...

FLORISEL.

Qu'importent maintenant les anciens maux soufferts,
Et les hasards, et la misère, et tant d'alarmes,
Mon enfance orpheline, et ma jeunesse en larmes?
Ah! tous ces mauvais jours à jamais révolus,
En ce jour radieux je ne m'en souviens plus.
Se souvient-on des flots soulevés par l'orage,
Quand on arrive au port, échappé du naufrage,
Et qu'on y voit sa nef pavoisée à l'abri?
Se souvient-on du ciel par l'hiver assombri,
Quand la brise d'Avril au ciel est revenue,
Et que le gai soleil va redorer la nue,
Réveiller les oiseaux dans les fleurs du buisson,
Et vous remplir le cœur de sa jeune chanson?

DORINE.

A la bonne heure, donc! Voilà les jeunes hommes
Que j'aime!

TRISTAN.

C'est ainsi, madame, que nous sommes.

DORINE.

Ah! l'imbécile, avec son muscau de renard!
Il m'a tout gâté, tiens!

SUZETTE.

Mais...

DORINE.

C'est un traquenard,

Je le vois.

FLORISEL.

Oh! madame.

TRISTAN.

Il se pourrait, madame.

Que vous soupçonnassiez notre pureté d'âme?

SUZETTE.

Maman!

DORINE.

Quoi! Que je m'en rapporte à ce gredin.

Glisseur de billets doux, sentinelle au jardin!

FLORISEL.

Suzette vous a dit?...

DORINE.

Sûr. Et je n'admets guère...

SUZETTE.

Oh! vas-tu là-dessus lui faire encor la guerre?

Puisqu'à moi tu m'as bien pardonné.

TRISTAN.

D'autant plus

Que sa démarche rend les blâmes superflus.

Quand on doit s'épouser, tout passe sans vergogne.

DORINE.

Ouais! Cet autre bavard! Tais-toi, cou de cigogne.

SUZETTE.

Ce qu'il chante, après tout, n'est pas si faux, vraiment.
Une fois qu'on aura béni notre serment...

FLORISEL.

Quand nous serons unis par un nœud légitime...

SUZETTE.

Un couple qui s'adore!

FLORISEL.

Un couple qu'on estime!

SUZETTE.

Nous te ferons un sort à pleurer de bonheur.

TRISTAN.

Il aura de l'argent.

SUZETTE.

Il aura de l'honneur.

FLORISEL.

J'aurai tout ce qu'on veut, avec de tels présages.

SUZETTE.

Nous serons si contents!

FLORISEL.

Si courageux!

TRISTAN.

Si sages!

SUZETTE.

Il t'aimera.

TRISTAN.

Nous vous aimerons.

DORINE.

Tas de fous!
Assez! je perds la tête. Assez! Non! Taisez-vous.

SUZETTE.

Oh! moi, je vois déjà notre maison prospère!

TRISTAN, montrant Dorine.

Leur mère!

FLORISEL, se montrant.

Son mari!

SUZETTE, berçant un poupon imaginaire.

Nos enfants!

SCÈNE VII

LES MÈMES, SCAPIN.

Scapin écoute depuis un moment à la porte du fond restée ouverte.

SCAPIN.

Et ton père ?

SUZETTE, se jetant dans les bras de sa mère.

Maman !

FLORISEL.

Tout est perdu.

TRISTAN, à Florisel.

Monsieur, tenons-nous bien.

SCAPIN.

Ah çà, dans ma maison, alors, je ne suis rien !
Et c'est donc un moulin, que tout le monde y entre ?
Je ne peux plus sortir un quart d'heure, que diantre,
Sans retrouver ma fille et son galant au nid ;
Et sa mère, ma femme, est là qui les bénit !

DORINE.

Écoute...

SCAPIN.

Il s'agit bien d'écouter !

DORINE.

Ce jeune homme...

SCAPIN.

Je ne sais même pas ni comment il se nomme,
Ni d'où sort-il.

DORINE.

Je vais te l'expliquer.

SCAPIN.

Non pas.

Appelez le notaire ! Apprétez le repas !
Avez-vous commandé les violons ? La porte
Est-elle ouverte aux gens ? Quant au père, qu'importe !
Songeons à nous d'abord. Nargue des malcontents !
Le père, c'était bien quelque chose au vieux temps.
Mais aujourd'hui, fi donc ! On a changé de mode.
Le père, c'est un meuble inutile, incommode,
Sentant son antiquaille, et qu'on sort de l'étui
Tout juste pour signer ce qu'on a fait sans lui.

TRISTAN.

Monsieur...

SCAPIN.

D'où vient cet autre, à face de carême,
Avec ses yeux de carpe et sa bouche de brème ?
Et chez quel receleur a-t-il volé ceci ?

Il noie le capot rayé.

FLORISEL.

Souffrez...

SCAPIN.

Je souffrirai si je veux, grand merci !
Et j'admire qu'un tel godelurean s'arroe
Le droit de me parler sans que je l'interroe.

SUZETTE.

Enfin, mon père...

SCAPIN.

Toi, si tu veux mon avis,
Tiens-toi tranquille, et très tranquille, ou je sévis.
Je ne sais qui me tient, en vérité, coquine,
De l'apprendre comment les cinq doigts font un quine,
En passant sur ta joue, ainsi que je le dois,
Cette démangeaison que j'ai dans les cinq doigts.

SUZETTE, à genoux.

Où !

FLORISEL et TRISTAN, même jeu.

Monsieur...

DORINE, voulant le calmer.

Mon ami...

SCAPIN.

Non !

DORINE.

J'admets ta colère.

Mais à parler tout seul est-ce que l'on s'éclaire ?
Si tu me laissais dire et si l'on s'expliquait,
Maintenant que chacun a reçu son paquet.

SCAPIN.

Que m'expliquerais-tu ? La chose est trop palpable :
Vous êtes tous en faute, et toi la plus coupable.

DORINE.

Vertudieu ! tu me prends pour une autre, à la fin.
Eh ! monsieur, après tout, n'est pas un aigrefin ;
On peut bien lui parler sans que l'on s'égosille.
Il vient nous demander la main de notre fille.

SCAPIN.

Bon ! Il ne faudra point.

SUZETTE, pleurant.

Hi ! hi !

DORINE.

Dame ! On peut voir.

SCAPIN.

C'est tout vu.

DORINE.

Ton enfant pleure.

SCAPIN.

Sans m'émouvoir.

Elle peut aussi bien danser la pirouette !
Je ne veux point passer pour une girouette,
Moi, n'est-ce pas ? Je tiens tout ce que je promets.
Or j'ai promis sa main.

SUZETTE.

Au Barnabé ? Jamais !

Je préfère mourir.

SCAPIN.

Tu vivras tout de même.

SUZETTE.

Si je vis, ce sera pour Florisel qui m'aime
Et que j'aime.

FLORISEL, allant prendre les mains de Suzette.

Oh ! merci, Suzette.

TRISTAN.

C'est charmant.

Monsieur, contemplez-les. Quel couple !

SCAPIN.

Hein ? Quoi ? Comment ?

Des déclarations ! A ma barbe ! Ah ! pendarde !

DORINE.

Là, ne t'emporte pas, voyons !

SCAPIN.

Non, mais regarde !

Devant nous ! Devant moi ! Pourquoi pas s'embrasser ?

DORINE, suppliante.

Scapin !

SCAPIN, menaçant Suzette.

Gueuse !

DORINE.

Tu veux ?...

SCAPIN.

Eh ! laisse-moi passer.

DORINE.

Tu veux la battre ?

SCAPIN.

Oui-dà, parbleu, je veux la battre.

FLORISEL et TRISTAN.

Monsieur !

SCAPIN.

Fussiez-vous cent au lieu que d'être quatre,
Je la battraï, vous dis-je. Ah ! petite guenon !

SUZETTE, de loin.

Non, pas de Barnabé ! Non, non, mille fois non.

Scapin se précipite vers elle.

FLORISEL, lui barrant le passage.

Monsieur...

SCAPIN, le repousant.

Au diable !

SUZETTE, de loin.

Non.

SCAPIN, la poursuivant.

Attends !

TRISTAN, arrêtant Scapin par une basque de son habit.

Votre lévite

Se déchire.

SCAPIN.

Tant pis !

SUZETTE, toujours de loin.

Non, non.

ACTE PREMIER

33

DORINE, à Suzette.

Sauve-toi vite!

SCAPIN, courant à Suzette.

Ah! je te tiens, va!

SUZETTE.

Non.

Elle s'est sauvée par la porte de droite qu'elle a refermée au nez de son père sur ce dernier mot.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins SUZETTE.

SCAPIN

La peste!

TRISTAN.

Bien joué!

SCAPIN.

Tu dis?

TRISTAN.

Hum! rien du tout, moi. Je suis enroué,
Je tousse. Hum!

SCAPIN.

Tu ris.

3

TRISTAN.

Point.

DORINE, à Scapin.

Aussi, quel personnage
Fais-tu là, de l'aller mettre ainsi tout en nage ?
On honore les saints selon qu'on les connaît.
Elle a la tête, ainsi que toi, près du bonnet.
Pourquoi la taquiner ?

SCAPIN.

Donne-moi tort !

DORINE.

Non, certe.
Mais enfin, on s'explique, on raisonne, on disserte.
On ne dit pas : Je veux ! Le roi dit : Nous voulons.
Quand on pousse un baudet, il marche à reculons.
Laisse-moi lui parler, seule. Je suis certaine
Qu'elle m'entendra mieux que toi, croquemitaine.

SCAPIN.

Soit ! Mais dis-lui que tous ses non, c'est superflu.
Et que son mariage est fait, fini, conclu.

SCÈNE IX

LES MÊMES, SUZETTE.

SUZETTE, ouvrant la porte.

Non.

Elle reforme vite la porte après avoir laissé entrer sa mère avec elle.

SCÈNE X

SCAPIN, FLORISEL, TRISTAN.

SCAPIN, courant à la porte.

Ah !..

Revenant, à Florisel et à Tristan.

Vous, nous n'avons plus rien à voir ensemble.
Allez vous faire pendre ailleurs, où bon vous semble.

FLORISEL et TRISTAN,

Monsieur Scapin....

SCAPIN, les poussant dehors.

Allez, allez, déguerpissons !
Et plus vite que ça, n'est-ce pas, mes garçons.

Sortent Florisel et Tristan.

SCÈNE XI

SCAPIN, seul.

Ouf ! Nous verrons un peu qui donc doit se soumettre
Et si dans ma maison enfin je suis le maître.

SCÈNE XII

SCAPIN, TRISTAN.

TRISTAN, entrebâillant la porte.

Monsieur...

SCAPIN.

Encor !

Tristan referme vite la porte.

TRISTAN, reparissant, plus supplieant encore.

Monsieur !

SCAPIN.

Non, non, assez ! Va-t'en !

TRISTAN, qui a refermé la porte une seconde fois, et qui ensuite est rentré sans bruit.

Monsieur, ce n'est que moi, Tristan, l'humble Tristan.
 C'est par pure amitié que je ne puis me taire,
 Par admiration pour votre caractère,
 Pour un si grand esprit et pour tant de vertu.

SCAPIN.

Enfin, voici quelqu'un qui parle !... Et, que veux-tu ?

TRISTAN.

Vous dire que mon maître est digne de prétendre
 A l'honneur sans pareil...

SCAPIN.

De devenir mon gendre ?

Allons donc ! Que fait-il, ton maître ? Est-il rentier ?
 Je gage qu'il n'a pas seulement un métier
 Avouable. Cela se voit à son physique.

TRISTAN.

Pardonnez-moi, monsieur. Il fait de la musique.

SCAPIN.

Qu'est-ce que je disais !

TRISTAN.

De la bonne.

SCAPIN.

Chanson !

TRISTAN.

Pourtant...

SCAPIN.

Dans ma famille on ne vit pas de son.

TRISTAN.

C'est là du son qui peut se changer en farine.

Un bon ballet...

SCAPIN.

Ma fille est-elle ballerine ?

TRISTAN.

Un bon ballet, fait par un homme intelligent,

C'est du son bien sonnante qui vaut son poids d'argent.

SCAPIN.

Baste ! Argent de hasard, qui s'envole en ripaille !

Ce soir, dos de velours ; demain, ventre de paille !

Je connais ces beaux fils qui vivent de léger.

Ils gagnent de quoi boire, et non de quoi manger.

Parle-moi d'argent sûr, belles et bonnes rentes.

TRISTAN.

Comme Barnabé ?

SCAPIN.

Oui.

TRISTAN.

Des rentes apparentes !

SCAPIN.

Hein ? D'un homme d'honneur parle avec plus d'égards.

TRISTAN.

Son honneur et son bien sont coulés aux trois quarts ;
Et le peu qu'il grappille encor d'économies
Sera tôt vendangé dans les académies.

SCAPIN.

Il joue ?

TRISTAN.

Au passe-dix, aux dés, au lansquenet.

SCAPIN.

Impossible ! Partout pour ladre on le connaît.

TRISTAN.

Cela prouve qu'il a deux vices. Mais qu'importe !
Les deux font bon ménage et le plus fort l'emporte.
Il joue en lésinant, comme un ladre qu'il est ;
Mais il jouerait sa peau, si quelqu'un en voulait.

SCAPIN.

Calomnie ! Un bourgeois, d'austérité notoire !
Son fils...

TRISTAN.

Ah ! celui-là, c'est bien une autre histoire !
Avec son air benêt, bête à manger du foin,
Le gaillard fait aussi ses farces dans son coin ;

Et pendant que le vieux court la dame de pique,
 C'est à celle de cœur que le jeune se pique.
 Une dame de cœur qui s'appelle Rafa,
 Courtisane émérite, et dont il se coiffa
 Si bien qu'il la voulait pour femme. L'homme austère
 Y mit bon ordre. Il n'est point bête, le notaire !
 Votre fille a de quoi redorer les débris
 De ses vieux panonceaux rongés de vert-de-gris.
 Et voilà le guépier où vous alliez vous mettre,
 Oui, monsieur Scapin, oui. Tandis qu'avec mon maître...

SCAPIN.

Va, je te laisse aller. On voit clair dans ton jeu.

TRISTAN.

Vous ne me croyez pas, vraiment ?

SCAPIN.

Mais non, parbleu !

A travers ce fatras de mensonges indignés,
 Pour ton maître et pour toi c'est la dot que tu guignes.
 Vous mangerez les fruits, si tu cueilles la fleur.

TRISTAN.

Monsieur, nous épousons sans dot.

SCAPIN.

Écornifleur !

Qu'importe tôt ou tard, pourvu que l'on partage ?
 Si ce n'est pas la dot, ce sera l'héritage.
 Un beau-père est un champ où pousse le crédit.

TRISTAN, solennel.

Monsieur, ce que j'avais à dire, je l'ai dit.
 Il ne me reste plus à tenir qu'un langage :
 C'est celui de la guerre, hélas ! puisqu'on l'engage.

Il laisse retomber le coin de sa cape comme un pli de toge.

SCAPIN.

Eh ! tu me parles là comme un consul romain.

TRISTAN.

C'est que je sais, monsieur, quel homme surhumain
 J'ai l'honneur d'attaquer, et pour cette bataille
 Je tâche à me hausser jusques à votre taille.
 Oui, monsieur, oui, je sais que vous êtes celui
 Sur qui l'apothéose aux rayons d'or a lui,
 Le maître incomparable, impérissable, immense,
 En qui la fourberie et finit et commence ;
 Et je tremble en pensant que moi, vil galopin,
 J'appelle sur le pré Scapin, le grand Scapin !

SCAPIN, se rengorgeant.

Quoi ! maraud...

TRISTAN.

Songez donc ! Pour moi, quelle épouvante,
 D'affronter en ce jour, face à face et vivante,
 Cette figure auguste aux éclairs radieux,
 Que nous imaginons déjà parmi les Dieux !
 Oui, les Dieux ! Car j'entrerais ici comme en un temple,
 Et demeure étonné, lorsque je vous contemple,
 A vous trouver de chair et non pas de métal,
 Moi qui vous vois en bronze et sur un piédestal.

SCAPIN, très orgueilleux.

Comment ! Tu connais donc... ?

TRISTAN.

Toutes vos aventures.
 Je suis le premier né de ces races futures
 Pour qui l'on vous chanta comme un héros vainqueur ;
 Et vos exploits, monsieur, je les apprends par cœur.

Le livre peut brûler ! J'en suis un exemplaire.
Vous plairait-il d'ouïr le Turc et la galère,
Ou Sylvestre, ou le sac et les coups de bâton...

SCAPIN, se rengorgeant de plus en plus.

Tais-toi !

TRISTAN.

Mais savez-vous que moi, pauvre avorton,
Je n'ai qu'une espérance, un rêve, dans ma vie :
C'est de vous imiter !... oh ! de loin. Mon envie
Ne va point jusqu'à vous égaler, vous, non pas !
Mais baiser seulement la trace de vos pas,
Et de ce fulgurant éclat qui vous décore
Être un reflet, un clair de lune, moins encore !
Rappeler votre gloire, un peu, très peu, si peu,
Juste assez pour qu'un jour, quand Tristan sera feu,
On lui grave sur son monument funéraire
Qu'il vous ressemblait comme un frère..., un petit frère.

SCAPIN.

Pour me chérir autant, tu ne le fais point voir.
Tu viens me déclarer la guerre.

TRISTAN.

Et le devoir !

SCAPIN.

Le devoir !

TRISTAN.

Est-ce à vous de ne pas le comprendre ?
Scapin eût-il jamais abandonné Léandre ?
Ainsi d'un cœur vaillant, sans crainte, sans émoi,
Tristan saura servir son maître.

SCAPIN.

Contre moi ?

TRISTAN.

Hélas ! oui, contre vous. Cela me désespère ;
Mais il est l'amoureux, et vous êtes le père.

SCAPIN.

Eh bien ! je défendrai ma fille et mon argent.
Bataille ! J'ai vingt ans de moins en y songeant.
Ah ! vous vous croyez forts ! Ah ! vous voulez, mes drôles,
Entrer dans notre peau pour nous jouer nos rôles !
Vous êtes jeunes, vous ; et nous, nous vieillissons !
On saura malgré tout vous donner des leçons,
Et vous n'irez pas loin sans voir à votre honte
Comme un mauvais Scapin vaut moins qu'un bon Géroste !

ACTE DEUXIÈME

Le jardin de maître Barnabé.

A droite, l'étude. — A gauche, l'habitation. — Au fond, grand mur, percé d'une porte du côté de l'étude. — Près de cette porte, un arbre marquant à peu près le milieu du jardin. — Plates-bandes plantées de salades. — Une statue entourée de lierre. — Un arbuste, garni de quatre feuilles.

SCÈNE PREMIÈRE

SCAPIN, DORINE, MAITRE BARNABÉ, MADAME
BARNABÉ, SUZETTE, ANTOINE.

BARNABÉ.

Eh! mon Dieu! oui, voilà tout notre jardinet.

MADAME BARNABÉ.

C'est petit; mais on l'aime et l'on s'y reconnaît.

BARNABÉ.

Pas d'ostentation! Quelques pieds de laitue,
Du buis...

MADAME BARNABÉ.

Un brin de lierre autour d'une statue.

BARNABÉ, montrant et touchant la statue.

C'est du bon plâtre.

MONSIEUR SCAPIN

MADAME BARNABÉ.

Huilé.

SCAPIN.

Le so-le...

BARNABÉ.

Est en ciment.

MADAME BARNABÉ.

N'est-ce pas, qu'on dirait du marbre?

SCAPIN.

Absolument.

SUZETTE.

Et des fleurs?

MADAME BARNABÉ.

Fi! des fleurs! Cela me rend malade.

BARNABÉ, montrant quelques capucines.

Des capucines, tout au plus, pour la salade.

MADAME BARNABÉ.

Puis, des fleurs, on en fait en papier, sur laiton.

SUZETTE, secouant l'arbuste.

Tiens! un arbre! J'avais pris ça pour un bâton.

BARNABÉ.

C'est au nord. Il n'a pas encor beaucoup de feuilles.

SUZETTE, les arrachant.

Si, quatre! Une, deux, trois, quatre.

DORINE.

Et toi qui les cueilles!

SCAPIN.

Voyons, Suzette!

BARNABÉ.

Bah! qu'est-ce que cela fait?
Laissez-la rire. Antoine est si grave!

SCAPIN, montrant Antoine absorbé et silencieux.

En effet.

Serait-il souffrant?

BARNABÉ.

Non. Il réfléchit sans doute.
C'est un réfléchisseur, parlant moins qu'il n'écoute.

SCAPIN.

Ah! bien!

BARNABÉ.

Il est toujours absorbé dans son droit.

Altant frapper sur l'épaule de son fils.

Il fait chaud, hein?

ANTOINE.

Où, mais le fond de l'air est froid.

BARNABÉ.

Tu crois? Peut-être.

SUZETTE, bâillant.

Ha!

MADAME BARNABÉ, bâillant.

Ha!

BARNABÉ.

Tu bâilles, ma mie?

MADAME BARNABÉ.

Mes vapeurs!

SCAPIN.

Elle a faim sans doute.

ANTOINE, regardant sa montre.

La demie

Va sonner. Le repas... (bâillant.) Ha!

TOUS, bâillant.

Ha!

SUZETTE, à sa mère.

C'est un concert

De bâillements.

DORINE, à sa fille.

Chut!

BARNABÉ.

Ha!

A sa femme en bâillant.

Va donc voir si l'on sert.

MADAME BARNABÉ.

J'y vais.

Sort madame Barnabé.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins MADAME BARNABÉ.

BARNABÉ, d'un air engageant.

Un tour sous la charmille!

SUZETTE, riant, à sa mère.

Oh! La charmille!

DORINE, à sa fille.

Tais-toi.

SCAPIN.

Humph! ça sent bon.

BARNABÉ.

La soupe de famille!

SCÈNE III

LES MÊMES, UN CLERC.

LE CLERC, à Barnabé.

Monsieur, on vous demande à l'étude. C'est un...

BARNABÉ.

Je suis de compagnie. Au diable l'importun!
Mon maître clerc peut bien...

LE CLERC.

On vous veut en personne.

Ce mot...

Il lui tend un billet.

BARNABÉ, à Scapin.

Vous permettez!

SCAPIN.

Comment donc!

BARNABÉ, bas, en ouvrant le billet.

Je frissonne.

Lisant.

C'est bien ça ! Toujours cette histoire du tripot !

Ah ! (Haut.) J'y vais.

Sort le clerc.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE CLERC, MADAME BARNABÉ.

MADAME BARNABÉ, entrant.

Mon ami, la poule est hors du pot.

BARNABÉ.

Remets-la dedans.

MADAME BARNABÉ.

Hein ?

SCAPIN, conciliant.

Elle en sera meilleure.

BARNABÉ.

Un instant, seulement. Je reviens tout à l'heure.

Les affaires, monsieur, vous comprenez.

SCAPIN.

Bien ! bien !

Les affaires d'abord ! Allez, ça ne fait rien.

Sort Barnabé.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins BARNABÉ.

MADAME BARNABÉ.

Ah ! Dieu ! Mon estomac ! Mes vapeurs ! C'est d'attendre.

SUZETTE.

J'ai faim aussi.

DORINE.

Tais-toi.

MADAME BARNABÉ.

La poule était si tendre !

Elle va s'en aller en bouillie à présent.

SCAPIN.

Mais non.

SUZETTE.

Mais si.

DORINE, à Suzette.

Voyons !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE CLERC.

LE CLERC, à Antoine.

Monsieur, en m'excusant !

On vous demande aussi. Ce n'est pas le même homme.

C'est un grand vieux, qui crie, et très haut, qu'il se nomme Espl...

ANTOINE.

Tais-toi donc! Plus bas! (à part.) Mauvais, ça, très mauvais!
L'oncle de Rafa! (haut.) Cours, fais-le taire. J'y vais.

Sort le clerc.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LE CLERC.

ANTOINE, à Scapin.

Pardonnez-moi, monsieur. C'est un client. Un autre!
Il faut que... Nous aurons ainsi chacun le nôtre.
C'est plus tôt fait. Le temps d'inscrire ses prénoms,
Et... Les affaires, quoi!

SCAPIN.

Parfait! nous comprenons.

Sort Antoine.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins ANTOINE.

MADAME BARNABÉ.

Oh! mes vapeurs!

SUZETTE, à sa mère

Je crois qu'elle en sème la graine;
Car voici qu'à mon tour je sens une migraine.

DORINE.

Suzette !

MADAME BARNABÉ.

Avec cela qu'il souffle un vent d'autan !

SCAPIN, à part.

Je ne sais pas pourquoi ; mais je flaire Tristan.
Tout cela ne m'a pas l'air naturel.

DORINE, à Scapin.

Tu rêves ?

SUZETTE.

Puisse-t-il en rêvant trouver les heures brèves !

DORINE, à madame Barnabé.

Ah ! le notariat, c'est dur.

SUZETTE.

Dieu ! que j'ai faim !

MADAME BARNABÉ, à Dorine.

Oui, très dur, et surtout pour l'estomac.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BARNABÉ, arrivant.

MADAME BARNABÉ.

Enfin !

SCAPIN.

Ah ! vous voici. Parbleu la chose à marché vite.

BARNABÉ.

Hélas ! je suis confus. Quel métier ! On invite
Des amis ; on est près de diner bonnement ;
Et puis, patatras !

SCAPIN.

Quoi ?

BARNABÉ.

Monsieur, un testament !
Il faut que j'aïlle écrire un testament sur l'heure.
In extremis, monsieur ! Un héritier qui pleure !
Un client ! C'est sacré. L'un de mes plus anciens.
Mettez-vous tout de même à table. Je reviens.

Il sort en courant.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins BARNABÉ.

MADAME BARNABÉ.

A table !

SUZETTE.

Tant mieux !

SCAPIN.

Mais, votre fils ?

SUZETTE.

Tant pis !

MADAME BARNABÉ.

Baste!

Il mettra morceau double.

SUZETTE, à part.

Il a bouche assez vaste.

DORINE.

D'ailleurs, il arrive.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, essouffé.

Ouf! Excusez-moi. Je suis
Pressé. Passez toujours à table; je vous suis.

SCAPIN.

Vous nous quittez!

ANTOINE.

Hélas! monsieur, c'est une chose
Qu'on ne peut différer d'un moment, et pour cause.

SUZETTE.

Un testament, peut-être?

ANTOINE.

Oui bien, un testament.

C'est cela même.

SUZETTE.

In ex...

ANTOINE.

... *tremis*, tout justement.

MADAME BARNABÉ.

Mais ton père est déjà parti pour ça.

ANTOINE.

Mon père!

Ah! oui, je sais; pour l'autre.

SUZETTE.

Alors, c'est une paire

De testaments?

ANTOINE.

Mais, oui.

SUZETTE.

Tous vos clients, je vois,

Se sont donné le mot pour mourir à la fois.

ANTOINE.

Il faut croire.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ESPLANDIAS, à la cantonade.

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Allons, eh! vient-il? Ou je lui coupe

Les oreilles.

SCAPIN.

Quel est ce bruit ?

ANTOINE.

C'est une troupe
De créanciers du mort..., du moribond.

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Morbleu !

ANTOINE, à Scapin.

Pour faire authentifier par droit de franc-alleu....

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Ventrebleu !

ANTOINE, à Scapin.

Créanciers, monsieur, chirographaires !

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Caramba !

ANTOINE.

Me voilà ! Je viens... Ah ! les affaires !

Il sort en courant.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins ANTOINE et ESPLANDIAS.

SCAPIN, à part.

Pour le coup, j'en réponds, Tristan est là-dedans.

DORINE, à madame Barnabé, qui pâlit.

Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous ?

MADAME BARNABÉ.

Le cœur me monte aux dents.
Mes vapeurs ! L'estomac ! La tête qui me tourne !

SUZETTE, la soutenant.

La voilà qui mollit comme un pain qu'on enfourne.

MADAME BARNABÉ, s'évanouissant dans les bras de Dorine.

Ah !

DORINE.

Allons ! bien ! Elle est tombée en pâmoison.

A Scapin, absorbé dans ses pensées.

Eh !

SCAPIN.

Quoi ?

DORINE.

Viens m'aider.

SCAPIN.

Pour ?

DORINE.

La mettre en sa maison.

Elle est lourde, tu sais. J'en ai déjà des crampes.

SCAPIN, prenant madame Barnabé sous les bras.

C'est vrai. (A Suzette.) Viens, tu pourras lui bassiner les tempes
Et puis tu mangeras un peu.

SUZETTE.

Pas de danger !

Moi, de voir ça, bonsoir ! J'ai fini de manger.

SCAPIN.

Reste.

Il emporte avec Dorine madame Barnabé, en criant dans la maison.

Holà ! du vinaigre et de la camomille !

SCÈNE XIV

SUZETTE, seule.

Eh bien ! c'est amusant, leur diner de famille !

SCÈNE XV

SUZETTE, TRISTAN

TRISTAN, invisible, derrière le mur.

Pst ! pst !

SUZETTE.

Tiens ! On appelle.... Oh ! non.

TRISTAN, même jeu.

Pst !

SUZETTE.

Si, vraiment.

Ah ! mon Dieu ! ça doit être encore un testament.

Allant vers l'étude.

Quoi ? Que demandez-vous ?

TRISTAN, même jeu.

Pst !

SUZETTE, parlant vers l'étude.

Monsieur, le notaire,

Père et fils, est parti.

TRISTAN, même jeu.

Pst ! voulez-vous vous taire !

Par ici !

SUZETTE, se retournant et cherchant.

Par où donc ?

TRISTAN, même jeu.

Pst ! dans l'arbre, au mitan.

Dans le seul arbre, ici, sur le mur.

Il y paraît.

SUZETTE.

Ah ! Tristan !

TRISTAN, sur le mur, parmi les branches de l'arbre.

Chut ! pas tant de bruit ! Chut ! Nous guettons dans la rue.
Nous y faisons depuis longtemps le pied de grue.

SUZETTE.

Quoi ! Florisel aussi, mon Florisel ?

TRISTAN.

Mais oui.

Il est devant la porte. Il attend. Ouvrez-lui.

Suzette court ouvrir la porte.

SCÈNE XVI

SUZETTE, FLORISEL, TRISTAN.

FLORISEL, entrant et baisant les mains de Suzette.

Ah ! Suzette !

SUZETTE, effrayée.

Et mon père ?

TRISTAN, entrant.

Oh ! cela me regarde.

Causez tranquillement. Je vais monter la garde.

Mettez-vous dans ce coin, là, sans vous émouvoir.

Les gens de la maison ne peuvent point vous voir.

Il les installe et va se poster près de l'habitation.

FLORISEL.

Ma Suzette, combien je vous aime !

SUZETTE, les yeux fixés sur la maison.

Je tremble.

Songez donc ? si papa nous surprenait ensemble !

FLORISEL.

Ne perdons rien de ces instants si précieux,

Suzette ; laissez-moi regarder dans vos yeux,

Y lire cette amour que vous m'avez jurée,

Y raffermir un peu ma foi mal assurée.

SUZETTE.

Quoi ! vous doutez de moi, malgré notre serment ?

Elle retourne la tête vers la maison.

FLORISEL.

Comment n'en pas douter, Suzette, en ce moment ?

Vos regards sont ailleurs. Votre âme aussi, sans doute.

Vous ne m'écoutez pas.

SUZETTE.

Eh ! oui, je vous écoute,

Et même beaucoup trop pour de pareils discours.

FLORISEL.

Mais...

SUZETTE.

Dame ! Ces instants, vous les trouvez trop courts,
Et vous les gaspillez à me chercher querelle.
Vrai, votre défiance...

FLORISEL.

Elle est si naturelle !

SUZETTE.

Eh bien ! le compliment est flatteur. Grand merci !

FLORISEL.

Vous ne comprenez pas ce que...

SUZETTE.

Mais si, mais si.

Traitez-moi maintenant de stupide !

FLORISEL.

Non, certe.

SUZETTE.

Vous venez de le dire.

FLORISEL.

Eh ! non

TRISTAN, effaré.

Alerte ! alerte !

FLORISEL.

Suzette !

SUZETTE.

Florisel !

Ils s'embrassent.

TRISTAN.

Là, maintenant, c'est fait.
Rassurez-vous, d'ailleurs! Rien à craindre en effet.
C'était pour rire.

SUZETTE.

Drôle!

TRISTAN, ricanant.

Eh! eh! eh!

FLORISEL, irrité.

Tu ricanes?

TRISTAN.

Parbleu! d'avoir si net arrêté vos chicanes.
On dispute, on se fâche, on voudrait se manger;
Mais comme l'on s'embrasse au moment du danger!

SUZETTE.

Tu nous écoutais donc?

TRISTAN.

Oh! rien que d'une oreille.
Allez, l'occasion est belle et sans pareille.
Profitez-en.

Il se remet en sentinelle.

FLORISEL.

Il a raison. Nous étions fous.
Suzette, embrassons-nous encore, voulez-vous?

SUZETTE.

Le danger est passé : je ne suis plus émue.

FLORISEL.

Vous croyez? Il me semble, à moi, que l'on remue
Dans la maison.

SUZETTE.

Non pas. Tristan reste muet.

FLORISEL, la pressant.

Oh! faisons comme si quand même on remuait.

SUZETTE, aèrèremènt.

Florisel!

FLORISEL.

Pourquoi donc prendre cet air morose ?
 Mais le baiser et toi, c'est l'abeille et la rose.
 De quel droit te crois-tu permis de refuser
 Cette rose à l'abeille, et ta joue au baiser ?

SUZETTE.

De quel droit ? C'est très laid.

FLORISEL.

Comment! C'est laid, ta joue ?

SUZETTE.

Non.

FLORISEL.

Quoi? L'abeille, alors? L'abeille qui se joue
 A l'entour de la fleur aimée, et qui voudrait
 S'y poser un instant pour dire son secret ?

SUZETTE.

Un secret! Vous avez un secret? Lequel est-ce ?

FLORISEL.

Oh! le même, tu sais, le même, que je laisse
 S'exhaler de mon cœur partout où nous passons,
 Que je confie à tout, et de mille façons,
 Au vent par mes soupirs, à la nuit par mes larmes,
 A mon luth par les chants qui célèbrent tes charmes :

Vieux secret, toujours jeune, et toujours cher, autant
 A celui qui le dit qu'à celui qui l'entend ;
 Secret de mon bonheur, secret de mon martyre,
 Que je t'ai dit cent fois, jamais las de le dire,
 Que je disais hier, que je dirai demain,
 A tes yeux, à ta joue adorable, à ta main ;
 Secret que je voudrais enfin, ô ma farouche,
 Faire chanter par mes deux lèvres sur ta bouche.

Il veut la baiser sur les lèvres.

SUZETTE, indignée, s'écartant de lui.

Ah ! monsieur Florisel, pour le coup !.. Hem ! Tristan !

TRISTAN, se frottant les mains.

Bien ! Bien !

FLORISEL, pressant Suzette de plus en plus.

Suzette !

SUZETTE.

Non!.. Hem !

Tristan sourit silencieusement sans répondre à l'appel de Suzette.

FLORISEL.

Suzette !

SUZETTE.

Va-t'en !

FLORISEL.

Que je m'en aille, ô ciel ! Quoi ! T'aurais-je offensée,
 Ma Suzette, mon cher trésor, ma fiancée ?
 Mais ce gage imploré qui rend ton front boudeur,
 Il n'a rien dont se puisse alarmer ta pudeur ;
 Et me le refuser ainsi, voilà le crime.
 Notre amour sans cela, c'est un vers sans la rime !
 Ce baiser, c'est comme une espèce de serment,
 Rien de plus.

SUZETTE.

Ce n'est pas coupable ?

FLORISEL.

Assurément.

Tout le monde le fait.

SUZETTE.

Qui, menteur que vous êtes ?

FLORISEL.

Mais tous les Florisels et toutes les Suzettes,
Tous ceux qui s'aiment, tous, mignonne, en vérité,
Dans tous les univers, de toute éternité !

SUZETTE, prête à céder.

Alors....

TRISTAN, accourant.

Cette fois-ci, c'est pour tout de bon. Preste !
Décampons vite et sans demander notre reste.

FLORISEL, à Suzette, en l'embrassant.

Je t'aime.

SUZETTE. Toi toi rends-le.

Non, c'est moi.

FLORISEL, même jeu.

C'est moi.

TRISTAN, les séparant.

C'est tous les deux.

Il pousse Florisel vers la porte.

Voyons, dépêchons-nous ! Ah ! la peste soit d'eux,
Qui ne s'embrassent pas lorsque rien ne les trouble
Et, lorsqu'il n'est plus temps, veulent s'embrasser double !

Sortent Florisel et Tristan.

SCÈNE XVII

SUZETTE, SCAPIN.

SCAPIN,

Quelqu'un vient de sortir, pour sûr, en se sauvant.

SUZETTE.

Mais pas du tout.

SCAPIN.

La porte a claqué.

SUZETTE.

C'est le vent.

SCAPIN.

Laisse-moi voir un peu dehors.

Il va regarder dans la rue.

Non, rien ne bouge.

Il revient.

Et c'est le vent aussi qui t'a faite si rouge?

SUZETTE.

Probablement.

SCAPIN.

Parbleu ! tu mens, c'est un plaisir.

Mais en flagrant délit je viendrais te saisir,

Tu soutiendrais que non.

SUZETTE.

Non quoi? Quand on soupçonne,

On dit de quoi. Précise, au moins.

SCAPIN.

Comment? Personne

Ne te parlait ici?

SUZETTE.

Personne, tu le vois.

SCAPIN.

Je suis donc sourd? J'ai bien entendu.

SUZETTE.

C'est ma voix.

SCAPIN.

Tu parles toute seule?

SUZETTE.

Eh! qui dit le contraire?

SCAPIN.

Tu te réponds aussi?

SUZETTE.

Parfois, pour me distraire.

SCAPIN.

Tu fais la comédie, alors?

SUZETTE.

Oui, c'est cela.

Je me jouais Cassandre avec Pulcinella.

Je me disais :

D'une grosse voix.

Attends! attends!

SCAPIN.

Paix, je te prie.

Ne joins pas au mensonge encor la raillerie.

SUZETTE.

Moi, je raille ? Non pas. Quoi de mal dans mon jeu ?
La maison est lugubre, et je m'amuse un peu.
Et tu n'es pas un homme assez cruel, je gage,
Pour défendre à l'oiseau de chanter dans sa cage.

SCAPIN.

Le bel oiseau, ma foi ! Tais-toi ! Tu te moquais,
Et penses m'étourdir au bruit de tes caquets.

SUZETTE, câline, d'une voix aigüe.

Oh ! mon petit père !

SCAPIN.

Oui, petit père Cassandre !

SUZETTE, d'une voix plus aigüe.

Oh !

SCAPIN.

Monte encor d'un ton ! Je t'en ferai descendre.

SCÈNE XVIII

SCAPIN, SUZETTE, DORINE.

DORINE.

Quoi ! toujours en bisbille ! Êtes-vous acharnés !

SCAPIN.

Eh ! je ne veux pas, moi, que l'on me rie au nez.

SUZETTE.

Moi, je ne peux souffrir qu'à tort on me suspecte.

SCAPIN.

Bien, juge-moi ! (A Dorine.) Tu vois comme elle me respecte,
Cette gaupe !

DORINE.

Ah ! c'est mal de la traiter ainsi.

SCAPIN.

Tu ne vaux pas mieux qu'elle ; et c'est ta faute aussi !
Elle prend, après tout, la route qu'on lui montre.
Or, quand j' plaide pour, toujours tu plaides contre ;
Quand je vais d'un côté, tu vas par l'autre flanc ;
Je n'ai qu'à dire noir pour que tu dises blanc ;
Si bien que la petite à la fin s' imagine
Qu'à tout ce que j'ordonne il faut cabrer l'échine,
Et que les pères sont simplement inventés
Pour faire à leurs enfants les quatre volontés.

DORINE.

Quel avale-tout-cru ! Tu me la bailles belle !
Parbleu ! si contre toi souvent je me rebelle,
C'est que j'ai ma jugeotte aussi. Faudrait-il pas
Que je fusse une chienne en laisse sur tes pas ?
Non, non, je ne suis pas à pétrir comme argile,
Et tout ce que tu veux n'est point mot d'évangile.
Quand j'ai raison, je dis ma raison, peu ou prou,
Et la dirais encor, la tête dans un trou.

SCAPIN.

Hardi ! va ! continue, et regimbe, et querelle !
Appuie à la casser dessus la chanterelle !
Au lieu de retenir Suzette, excite-la !
Tu vois bien que c'est toi qui lui donnes le la.

DORINE.

Oui-dà, qu'elle le prenne en tout, et s'y maintienne.
 Telle est ma volonté, si ce n'est pas la tienne.
 Crains-tu qu'elle ne tourne à mal en m'imitant ?
 Je lui souhaite, moi, d'en toujours faire autant,
 Et d'être à ma façon brave, honnête et fidèle.
 Soit dit sans me flatter, je suis un bon modèle ;
 Et de ces femmes-là, qui n'ont jamais bronché,
 Tu n'en trouveras pas à revendre au marché.

SUZETTE.

Maman, tu parles d'or.

SCAPIN.

Parler d'or, c'est se taire.
 Mais vous, si l'on semait votre salive en terre,
 Les paroles soudain y viendraient par moissons.

DORINE.

Cependant...

SCAPIN.

Assez !

SUZETTE.

Mais...

SCAPIN.

Encore ! Ah ! finissons.
 J'ai d'autres chats que vous à fouetter. Notre hôtesse,
 Comment va-t-elle ?

DORINE.

Bien. Elle dort.

SUZETTE.

Et quand est-ce

Que l'on dine ?

SCAPIN.

Ma foi ! je n'en sais rien. Tenez,
Puisque leur poule au pot nous passe sous le nez,
Rentrez à la maison ; vous mangerez ensemble.
C'est encor le mieux. Hein ! Dorine, que t'en semble ?

DORINE.

Moi, je n'ai pas d'avis. J'attends tes ordres.

SCAPIN.

Bien.

Alors, partez.

DORINE.

Et toi, tu ne mangeras rien ?

SCAPIN.

Oh ! moi, je reste ici.

DORINE.

Pourquoi ?

SCAPIN.

C'est mon affaire.

SUZETTE, qui a couru jusqu'à la maison et qui en revient avec du pain et un verre de vin.

Au moins, prends ce quignon de pain, et bois ce verre.
Tu ne peux demeurer à jeun jusqu'à ce soir.
Faut-il que je t'apporte un siège pour t'asseoir ?

SCAPIN, bovant et mangeant.

Non, merci. Mais, vrai Dieu ! te voilà bien gentille.

SUZETTE.

Oh ! je ne t'en veux pas, moi, pour une vétille.
Et puis, j'ai maintenant le cœur tout réjoui.
Car je devine bien pourquoi tu restes.

SCAPIN.

Oui?

Et pourquoi?

SUZETTE.

Parce que tu flaires quelque chose
Et que pour Barnabé ça ne sent plus la rose.

SCAPIN.

Tu crois? Maligne!... Enfin, peut-être as-tu raison?

DORINE.

Tant mieux!

SCAPIN.

En attendant, rentrez à la maison.

DORINE, l'embrassant.

Adieu, braillard.

SUZETTE, même jeu, très câline.

Adieu, père.

SCAPIN.

Adieu.

SUZETTE, du seuil de la porte.

Bonne chance!

Sortent Dorine et Suzette.

SCÈNE XIX

SCAPIN, seul.

Elle a deviné juste. Ah! quelle intelligence!
Le parler un peu fort, oui; mais l'esprit si fin!
Et le cœur! un cœur, ah!... Tout mon portrait enfin!...

Ces Barnabé, bien sûr, donc, que je m'en méfie.
 Non, mais expliquez-moi ce que ça signifie
 De nous laisser en plan brusquement, tous les deux?...
 D'ailleurs, Antoine est laid, très laid... Il est hideux!...
 Et cette femme, avec son estomac précaire!
 L'on arrive invité, l'on sort apothicaire.
 Oui, leur maison est triste et froide, au résumé.
 Ce bonhomme de plâtre en a l'air enrhumé.
 Bon ! mais peut-être aussi j'écoute à la légère
 Tout ce qu'autour de moi contre eux l'on me suggère,
 Et Dorine, et Suzette, et ce Tristan surtout !
 Qui sait s'il ne m'a pas joué d'un coup d'atout
 En envoyant chercher nos deux hommes par ruse ?
 Ce serait bien joué, puisque je les accuse.
 Quoi ! ce bélétre, avoir si bien tout combiné !
 Baste ! on voit tout en noir quand on a mal diné.
 Eh ! Scapin, vous parlez seul. Mauvaise habitude !
 C'est le commencement de la décrépitude.
 Vous étiez autrefois de ces gens décidés
 Qui, sans baver au cuir, jettent d'abord les dés,
 Et vous eussiez, dans quelque embarras analogue,
 Usé de l'action, et non du monologue.
 Réveillez-vous, mon fils, ou vos bras défaillis...
 Diable ! je me fais peur. Est-ce que je vicillis ?

SCÈNE XX

SCAPIN, TRISTAN.

TRISTAN, à la cantonade.

Monsieur !

SCAPIN.

Ah ! c'est Tristan. Nous allons en découdre,
Vieux cheval de bataille, enfin voici la poudre !

TRISTAN, même jeu.

Monsieur Scapin !

SCAPIN.

Eh bien ?

TRISTAN, même jeu.

Ouvrez !

Scapin va lui ouvrir. Entre Tristan.

Votre valet !

Ouf ! Que je souffle un peu !

SCAPIN.

Te faut-il un soufflet ?

TRISTAN.

Merci bien.

SCAPIN.

Devant qui pris-tu si fort la fuite ?

TRISTAN.

Devant personne. Mais j'ai voulu tout de suite
Vous dire la disgrâce en laquelle est tombé...

SCAPIN.

Ton maître Florisel ?

TRISTAN.

Non, maître Barnabé.

SCAPIN.

Ah ! c'est de ce côté que tu pousses ta pointe ?
Bon !

TRISTAN.

Si je mens d'un mot, monsieur, qu'on me déjoine !
Ce que j'en fais, d'ailleurs, c'est dans vos intérêts.

SCAPIN.

J'en suis sûr. Mais, dis-moi (tu conteras après),
L'histoire que tu vas me faire, extravagante,
C'est celle pour Géronte ou celle pour Argante ?

TRISTAN.

Celle de Barnabé, monsieur, ni plus ni moins.
J'en prends ma conscience et le ciel à témoins.

SCAPIN, à part.

Quel sot ! (Haut.) Va, conte.

TRISTAN.

Eh bien ! il était sur la place...

SCAPIN.

Tu veux dire le port.

TRISTAN.

Le port !

SCAPIN.

Retourne en classe.
Apprends mieux ta leçon. Ta leçon dit : le port.

TRISTAN.

Voyons, monsieur, un port, Bologne ! Quel rapport ?

SCAPIN.

Mais oui, c'est sur le port. Allons, je t'examine,
Ne te trouble donc point. Un Turc, de bonne mine,
L'aborde. Un jeune Turc, hein ?

TRISTAN.

Du tout ! Un vieux Grec.

SCAPIN.

Mais non ! Un jeune Turc ! N'ouvre pas tant ton bec.
La galère ! Le Turc ! Que diable allait-il faire... ?

TRISTAN.

Monsieur, il s'agit bien de Turc en cette affaire !
C'est un Grec, un vrai Grec, vous dis-je, un de ces gens
Qui rendent à leur gré les dés intelligents.
Et ce coquin, monsieur, répétait au notaire :
Je vous ferai chanter ou vous me ferez taire !

SCAPIN.

Ton conte est embrouillé. J'en trouvais de meilleurs.

TRISTAN.

Mais ce n'est pas un conte ; et c'est fort clair, d'ailleurs.
A vivre avec les Grecs on devient Grec soi-même.
Et votre Barnabé, récoltant ce qu'il sème,
A dans quelque tripot fait quelque mauvais coup
Dont l'autre maintenant lui tient la corde au cou.
Or je n'ai pas voulu que l'on pût vous y pendre.
Et dame ! si son fils devenait votre gendre,
De l'air qu'il chanterait vous diriez les refrains,
Et la dot de Suzette en paierait les crinérins.

SCAPIN.

Mon Dieu ! Quel dévouement ! D'autant plus méritoire,
Tiens, que je ne crois pas un mot de ton histoire.

TRISTAN.

Monsieur, vous avez tort. Vous verrez à l'usage.
Enfin ! Mais je n'ai pas le temps de m'amuser

A vous convaincre ; car un autre soin me presse,
Toujours pour votre bien, auquel je m'intéresse.

SCAPIN.

Bon cœur ! Et que vas-tu m'inventer à présent ?
Dis, voyons si le conte en sera mieux plaisant.
Ton autre histoire était stupide. A la suivante !

TRISTAN.

Monsieur, c'est libre à vous de penser que j'invente.
Vous me croirez ou non, selon ce qu'il vous plaît.
Je n'en dirai pas moins la chose comme elle est.

SCAPIN.

Va, va, fais ton devoir. Je goûte fort ton zèle.

TRISTAN.

Donc, monsieur, la Rafa, vous savez, la donzelle.
Furieuse de voir qu'on lui prend un mari,
Pour vous en dégôûter prépare un hourvari.
Elle possède un oncle, un grand vieux à moustaches,
Sacripant, spadassin, traîneur de sabretaches,
Et qui s'en va partout cherchant monsieur Scapin,
Pour lui faire, dit-il, passer le goût du pain.

SCAPIN.

Diable ! Alors, maintenant, je vais voir ton compère.
Il se nomme Sylvestre, eh ! Sylvestre, j'espère ?

TRISTAN.

Esplandias.

SCAPIN.

Le nom change avec le décor.
Mais c'est un de mes tours que tu me sers encor.
Ah ! faut-il qu'un pareil imbécile m'affronte !
Voyons, appelle-moi tout de suite Géronte,

Et mets-moi dans le sac ! Fais ton petit Scapin !
 Où donc est-il, ton sac ? Ah ! pauvre turlupin,
 Stérile imitateur, marmiteuse cervelle !
 Quoi, pas même un effort d'invention nouvelle !
 O décadence ! Où donc l'art est-il aujourd'hui ?
 Mais ce spadassin-là, je ne connais que lui !
 C'est moi qui l'ai créé, ton comparse, que diantre !
 Il va venir, sacrant, criant : Ah ! tête ! Ah ! ventre !
 Mais je le vois d'ici. C'est trop bête, à la fin !

TRISTAN.

Ah ! monsieur, comme ça rend sot d'être trop fin !
 Vous ne cherchez en tout que ruse et fourberie,
 Quand c'est...

SCÈNE XXI

LES MÊMES, ESPLANDIAS à la cantonade.

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Ah ! tête ! Ah ! ventre !

SCAPIN.

Eh ! le voilà qui crie.

Il sait bien sa leçon. Il entre juste à point.

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Par le sang ! Par la mort !

TRISTAN, à Scapin qui veut ouvrir la porte.

Ah ! monsieur, n'ouvrez point.

SCAPIN.

Bien! tu ne feins pas mal la peur. Tiens! pour ta peine,
Je te vais, mon garçon, régaler d'une aubaine.
Tu m'admires?

TRISTAN.

Oh! oui.

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Tétebleu! Ventrebleu!

SCAPIN, à Tristan.

Eh bien! tu vas me voir à l'œuvre. Attends un peu.
Donne-moi ton bonnet, tu cape.

Il les prend, et ôte son habit et son chapeau.

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Par le ventre!

SCAPIN, tenant son habit et son chapeau à Tristan.

Toi, mets ça.

ESPLANDIAS, à la cantonade.

Par la tête!

SCAPIN, majestueusement drapé en Scapin.

Et maintenant, qu'il entre!

Tristan, habillé en bourgeois, va ouvrir la porte.

SCÈNE XXII

SCAPIN, ESPLANDIAS en scène, TRISTAN caché près de
la statue.

ESPLANDIAS, à Scapin, sans voir Tristan.

Monsieur, j'ai bien l'honneur!

SCAPIN.

Moi, pas du tout, merci !

ESPLANDIAS.

On m'a dit que monsieur Scapin était ici.

SCAPIN.

C'est possible.

ESPLANDIAS.

Je tiens que c'est sûr, et j'insiste.

SCAPIN.

Je ne suis point chargé de le suivre à la piste.

ESPLANDIAS.

Mais votre ton...

SCAPIN.

Monsieur voudrait un madrigal ?

ESPLANDIAS.

Savez-vous qui je suis ?

SCAPIN.

Cela m'est bien égal.

ESPLANDIAS.

Monsieur, rien qu'à mon nom l'on s'enfuit comme un lièvre.
Si je vous le disais, vous en auriez la fièvre.

SCAPIN.

Dites.

ESPLANDIAS.

Esplandias !... Vous ne tremblez pas ?

SCAPIN.

Non.

TRISTAN, à part.

Quel homme !

SCAPIN.

Esplandias ! Peuh ! c'est ça votre nom !
Écoutez donc le mien, aux splendeurs non pareilles.
Pour mieux l'entendre, ouvrez vos deux larges oreilles.
Allons, êtes-vous prêt, mon pauvre Esplandias ?
Hum !... Gorgonbrasidormirlifloflandias !
Ça, c'est un nom, monsieur ! Personne ne s'y trompe.
Il semble, en le disant, qu'on sonne de la trompe ;
Et l'on voit tout de suite à ces airs de buccin
Qu'il s'agit d'un héros et non d'un spadassin.

TRISTAN, à part.

Quel tonpet !

ESPLANDIAS.

Spadassin, moi ! Vous n'y pensez guère.
Je suis ancien soldat, monsieur. J'ai fait la guerre
En France, en Italie, aux Flandres, en Alger.
Pendant trente-neuf ans, au plus fort du danger,
J'ai porté le harnois sur ces vastes épaules.

SCAPIN.

La guerre ! Moi, monsieur, je l'ai faite aux deux pôles,
Aux forêts d'Hyrcanie, aux monts Himalaya,
Sur le Styx, où lui-même Hercule s'effraya.

ESPLANDIAS.

Je sortis le dernier au sac de Pampelune.

SCAPIN.

Et moi, je suis entré le premier dans la lune.

TRISTAN, à part, mais entendu par Scapin.

Ah ! dans la lune ! Il va trop loin.

SCAPIN, à Esplandias.

Dans la lune, oui.

Ne me regardez pas de cet œil ébloui,
Parce que vous n'avez, vous, couru que la terre,
Preuve que vous étiez un piètre militaire.

ESPLANDIAS.

Pardon ! Vous m'insultez, je crois. Êtes-vous fol ?
Je suis Espagnol.

SCAPIN, éclatant de rire.

Ah !... vous n'êtes qu'Espagnol !
Moi, monsieur, je suis fils d'un pays chimérique,
Encor non découvert, dans la tierce Amérique,
Où les roquets sont gros comme des oriflans,
Où la tulipe est bleue, où les merles sont blancs.
Où toujours les jeudis sont quatre par semaine,
Où c'est Dieu qui s'agite et l'homme qui le mène.
Si bien que les enfants, même avant d'être nés,
Ont leurs trente-deux dents et du poil sous le nez.

ESPLANDIAS.

Mais vous n'en avez pas.

SCAPIN.

Moi, monsieur, je le coupe,
Pour ne pas, comme vous, le tremper dans la soupe.

Il lui tire ironiquement la moustache.

ESPLANDIAS.

Par la mort !

SCAPIN.

Par le sang !

ESPLANDIAS.

Vous m'en rendrez raison,
 Cette tête, où mon fer va prendre garnison,
 Comme votre moustache, elle sera coupée.

Il dégaîne.

TRISTAN, à part.

Grands Dieux !

SCAPIN.

Ah ! tête !

ESPLANDIAS.

Ah ! ventre !

SCAPIN, tombant en garde, les mains vidées.

En garde !

ESPLANDIAS, en garde aussi.

Et votre épée !

SCAPIN.

Une épée ? Allons donc ! Cette arme d'impotent !
 Je me bats au canon, monsieur, à bout portant.

ESPLANDIAS.

Vous sentirez au moins si le plat de ma lame...

Il lève le bras pour le frapper.

TRISTAN, se précipitant au-devant de Scapin.

Ah ! monsieur, arrêtez ! Le battre !

ESPLANDIAS.

Que réclame
 Cet autre, et d'où sort-il pour vous faire un rempart ?
 Parbleu ! s'il veut des coups, il en aura sa part.

Il menace Tristan et Scapin qui reculent.

SCAPIN, à part.

Mâ foi, c'est qu'il n'a point l'air de rire, ce drôle!
Voyons si jusqu'au bout il soutiendra son rôle.

Haut.

Monsieur, un mot! Je crois qu'en arrivant ici
Vous demandiez monsieur Scapin?

ESPLANDIAS.

Oui.

SCAPIN, désignant Tristan.

Le voici.

ESPLANDIAS, se ruant sur Tristan.

Ah! tête! Ah! ventre! Ah! c'est donc toi qui me fais pièce?
Tiens! tiens!

Il le frappe.

TRISTAN.

Aïe! au secours!

ESPLANDIAS.

Ah! tu veux à ma nièce

Prendre son fiancé! Tiens! tiens!

Il le frappe.

TRISTAN, tombant.

Ah! je suis mort!

SCAPIN, à part.

C'est qu'il y va bon jeu bon argent, sans remord!

ESPLANDIAS, à Tristan.

Attends, que je te casse encor...

TRISTAN, à genoux.

Non, non, j'accorde

Tout ce que vous voudrez, monsieur. Miséricorde!
Prenez le Barnabé, sans me rompre le cou.

ESPLANDIAS.

Parbleu ! je savais bien...

Il fait mine de sortir, puis revient vers Scapin.

Quant à vous, maître fou,
 Je ne vous battraï point comme un bourgeois vulgaire,
 Puisque vous avez eu l'honneur d'aller en guerre ;
 Et c'est d'un coup d'estoc que je vous ouvrirai,
 Quand nous nous reverrons, en soldats, sur le pré.

Il rengaine son épée.

SCAPIN.

Mais alors, c'est donc vrai, vous n'êtes pas complices ?

TRISTAN.

Eh ! non. C'est vous, monsieur, qui cherchez des malices.
 Esplandias, Rafa, le tripot, le vieux Grec,
 Tout est vrai, tout, vous dis-je. Hélas ! Les coups avec.

SCAPIN.

Ah ! j'y perds mon latin. Prends ton diadème.

Il lui jette son bonnet que Tristan recroiffe.

Car c'est toi le grand homme, et moi le Nicodème.

ESPLANDIAS.

Et moi, que suis-je donc ? Je n'y comprends plus rien.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

ESPLANDIAS, redégainant et brandissant son épée.

Alors, tranchons le nœud gordien !
 Je ne connais que ça.

SCAPIN.

Rentrez donc votre broche.

ESPLANDIAS.

Il me la faut en sang lorsque je la raccroche.

TRISTAN, à Scapin.

Prenez garde!

ESPLANDIAS, faisant des moulinets.

Corbleu! Caramba!

SCAPIN, se dérobant.

Finissez!

C'est bête, ces jeux-là.

ESPLANDIAS, continuant et le poursuivant.

Par la mort!

SCAPIN.

Non, assez!

ESPLANDIAS, se fendant prodigieusement.

Tête et ventre!

Tristan lui passe la jambe par derrière et le fait choir.

SCAPIN, ramassant l'épée qu'a lâchée Esplandias.

Attends! Bon!

ESPLANDIAS, à plat ventre.

Grâce! Un homme par terre!

SCAPIN.

Je vais vous relever, monsieur le militaire.

Il le frappe du plat de l'épée.

Attrape!

ESPLANDIAS.

Aie ! Ah !

TRISTAN.

Bravo !

ESPLANDIAS.

Pitié !

TRISTAN.

Pas de merci !

SCAPIN, à Esplandias, qui se relève peu à peu.

Allons, debout, faquin. Dépêche ! Et hors d'ici !

Vite, plus vite encor qu'au sac de Pampelunc.

Tiens !

Il lui donne un grand coup de pied au derrière, puis se retourne triomphalement vers
Tristan.

Tu vois bien qu'on y met le pied, dans la lune !

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Rafa.

Au fond : grande porte de milieu, ouvrant sur un vestibule ; à gauche, une fenêtre. — Au premier plan, à droite, une petite porte. — Du côté de la fenêtre, en biais, un table flanquée de deux chaises. — Du côté de la petite porte, de face, une chaise longue. — Aux murs, des portraits soi-disant de famille.

SCÈNE PREMIÈRE

SCAPIN, TRISTAN.

TRISTAN.

Eh bien ! penserez-vous encore que je mens ?
Elle existe. Elle est là, dans ses appartements.
Le temps qu'on vous annonce et qu'elle se façonne,
Et vous verrez Rafa tout à l'heure en personne.
Je n'ai pu l'avertir, et vous n'en doutez pas,
Puisque depuis tantôt je vous suis pas à pas.
Et notez que j'y trouve un avantage triple.
Un ! vous me croyez. Deux ! étant votre disciple,
Je vous regarde agir et me meuble l'esprit.
Enfin, trois ! s'il fallait que le vieux nous surprit,
Pour se venger de vous Dieu sait ce qu'il machine !
Eh bien ! il vous battrait encor sur mon échine.

SCAPIN.

Mais ce troisième point doit te plaire assez peu.

TRISTAN, solennel.

Déplaît-il au martyr de souffrir pour son Dieu ?

SCAPIN, *entendant venir Rafa.*

Elle vient!

TRISTAN.

Je vais donc vous voir encore à l'œuvre!
Quel beau duel! Un aigle avec une couleuvre!

SCÈNE II

SCAPIN, TRISTAN, RAFA.

RAFA, *avec une révérence.*

Monsieur!

SCAPIN, *saluant.*

Madame!

RAFA.

Mais, ma camériste a dû
Faire une erreur sans doute, ou j'ai mal entendu.
C'est à monsieur Scapin?..

SCAPIN.

A lui-même, madame.

RAFA, *riant.*

Ah! c'est vous que tantôt mon oncle à coups de lame?..

TRISTAN.

Non, c'est moi.

RAFA.

Vous !

TRISTAN.

Moi seul. Pour de pareils cadeaux...

RAFA.

Alors, monsieur Scapin, c'est vous ?

TRISTAN.

Oui, par le dos.

RAFA.

Je n'y comprends rien.

SCAPIN.

Bon ! Laissons cela. N'importe !

A Tristan.

Toi, va voir si j'y suis, derrière cette porte.

TRISTAN.

Sans regarder ?

SCAPIN.

Écoute. Et si l'autre venait...

TRISTAN.

C'est bon. Ne craignez rien ! Mon dos le reconnaît.

Sort Tristan.

SCÈNE III

SCAPIN, RAFA.

RAFA.

Ainsi, les coups...

SCAPIN.

Passons sur ce débat futile.
 Arrivons au sujet qui m'amène. Inutile,
 Je pense, de vous faire ici de longs discours.
 Moi, je vais droit au but.

RAFA.

Et moi, monsieur, j'y cours.
 C'est pour Antoine, et vous voulez que j'y renonce ?

SCAPIN.

Oui.

RAFA.

Bien. Ça ne va pas, monsieur, peser une once.

SCAPIN, satisfait.

Ah !

RAFA.

Ma réponse tient en un mot, vite oui,
 En un tout petit mot, de trois lettres.

SCAPIN.

C'est oui !

RAFA.

C'est non.

SCAPIN.

Comment, c'est non ? Réfléchissez, madame.

RAFA.

Que je réfléchisse ! Ah ! vous n'avez donc point d'âme ?
 Vous n'avez donc jamais aimé, fût-ce en rêvant ?
 Vous n'avez donc pas eu vingt ans, vous ?

SCAPIN.

Si ; souvent.

RAFA.

Et vous osez tenter, par force ou stratagème,
 D'arracher à mes bras le tendre objet que j'aime !

SCAPIN.

Antoine, un tendre objet !

RAFA.

Oui, l'homme qui, vainqueur,
 Pour la première fois a fait battre mon cœur !

SCAPIN.

Oh ! oh !

RAFA.

Si l'on vous dit que non, l'on me diffame.
 Ah ! monsieur, soyez bon pour une faible femme.
 Laissez-nous être heureux ! Ayez pitié de nous !
 Au nom de vos vingt ans j'embrasse vos genoux.
 Observez de quels pleurs se mouille ma paupière.
 Monsieur, vous avez donc des entrailles de pierre ?

SCAPIN, le relevant.

Où ! madame, voyons ! Oui, vos larmes, charmant !
Très bien exécuté ! Ça, très bien. Mais, vraiment,
A m'en laisser conter je suis plus difficile.
Regardez-moi. Je n'ai point l'air d'un imbécile.
Amoureuse d'Antoine ! Eh ! je sais comme il est.
Antoine est bête. Antoine est gauche. Antoine est laid.

RAFA.

Mais, s'il est tel, pourquoi voulez-vous me le prendre ?

SCAPIN.

Il est tel comme amant, mais parfait comme gendre.

RAFA.

C'est ce que penserait mon père, s'il vivait.

SCAPIN.

Mais Antoine...

RAFA.

C'est vous qui lui donnez brevet
D'être laid, gauche et bête. Un mari très sortable.

SCAPIN.

Allons, ma chère enfant, jouons cartes sur table.
A quoi bon biaiser et faire au plus subtil ?
Vous voulez de l'argent, hein ? Combien vous faut-il ?

RAFA.

Pour qui me prenez-vous, monsieur ? Quelle infamie !

SCAPIN.

Encore les grands mots ! Fi donc, ma belle amie !

RAFA.

C'est que vous ignorez sans doute, en m'outrageant,
 Qui je suis, d'où je sors. A moi, parler d'argent !
 A moi ! D'un soin pareil qu'on me croie occupée !

SCAPIN.

Madame...

RAFA, montrant les portraits.

O ma famille ! O grands hommes d'épée !
 Entendez-vous comment dans ma propre maison
 On ose devant vous ternir notre blason ?
 Aïeux bardés de fer, qui, forçant des bastilles,
 Jonchâtes de vos corps le sol des deux Castilles,
 Faut-il que le malheur...

SCAPIN.

Ne vous fatiguez point.

Votre histoire, je la connais de point en point.
 Fille noble. Un sang pur. Une famille ancienne.
 Vous étiez tout enfant, quand une Égyptienne
 Vous vola. Votre mère, hélas ! n'en parlons pas.
 Votre jour de naissance est son jour de trépas.
 Vos illustres aïeux, gens d'estoc et de taille,
 Sont tous morts en héros sur des champs de bataille.
 Ancêtres paternels, ancêtres maternels,
 Et votre père aussi, tous étaient colonels.
 Pauvre enfant ! Triste sort ! La fortune acharnée
 Vous fit déchoir du rang auquel vous étiez née.
 De cette Égyptienne on vous délivra bien ;
 Mais votre patrimoine était réduit à rien ;
 Et de tant de grandeurs, digne objet de vos larmes,
 Il ne vous reste plus qu'un oncle, maître d'armes.

RAFA.

Monsieur, vous vous moquez de moi.

SCAPIN.

Pas un moment.

Ce que j'en dis, c'est pour vous prouver simplement
Que ces histoires-là, je sais ce qu'en vaut l'aune,
Et qu'il ne me faut pas traiter comme un béjaune.

RAFA.

C'est vrai. Vous n'êtes pas de ceux qu'on prend sans vert.
Aussi bien vaut-il mieux parler à cœur ouvert.
Jouons franc jeu, c'est dit. Et voyez si je triche !
Antoine, je n'en veux que parce qu'il est riche.

SCAPIN.

Erreur ! Son père joue, et l'héritage entier...

RAFA.

Mais sa mère ?

SCAPIN.

Sa mère !

RAFA.

Il en est héritier.

J'ai vu leur contrat : biens dotaux, réserve expresse.
Tiens ! Je parle déjà comme une notairesse.

SCAPIN.

Vous, notairesse ! Rien que ça ! Vous valez mieux.
Les notaires, c'est un monde bien ennuyeux.
Il vous déplaira fort, ma chère.

RAFA.

Ah ?.. Mais la caisse,

Elle me plaît assez. A vous aussi, hein ?

SCAPIN.

Qu'est-ce ?

De pauvres biens dotaux !

RAFA.

Réservés.

SCAPIN, d'un air de doute.

Réservés ?

Le père est un matois, très retors, vous savez.
 Il a dû s'arranger pour tourner la réserve.
 Et puis, là, franchement, une fille de verve
 Comme vous, délurée, avec ces beaux yeux-là,
 Doit-elle s'arrêter parce qu'elle enjôla
 Un Antoine, un petit bourgeois, un rien qui vaille ?
 Allons donc ! C'est honteux pour vous. Quand on travaille
 Ainsi que vous pouvez le faire, mon enfant,
 Il faut tendre plus haut, d'un pas plus triomphant,
 Et mettre le grappin sur un trésor plus ample :
 Prince, rentier au moins, un vrai.

RAFA.

Vous, par exemple ?

SCAPIN.

Pourquoi pas ?

RAFA, à part.

Tiens, tiens !... Bouh ! que je suis bête !

SCAPIN.

Quoi ?

RAFA.

Rien. Ah ! ah ! je ris.

SCAPIN, le pressant.

Mais...

RAFA, lui donnant de l'éventail sur les doigts.

Monsieur, tenez-vous coi.

Vous avez de l'esprit ; mais j'en ai plus encore.
A votre tour, pourquoi me traiter en pécore ?
Revenons, s'il vous plait, à nos petits moutons.

SCAPIN, à part.

Diable ! Elle est fine. (Haut.) Alors ?

RAFA.

Alors, rien. Nous restons

Sur nos positions. Mon avis est le même
Que tout à l'heure. C'est bien simple. Antoine m'aime :
Devenir son épouse est tout ce qu'il me faut,
Et mon ambition n'aspire point plus haut.
Comme vous le voyez, elle est fort ingénue.
Les princes, les rentiers, j'en suis tant revenue !
Je suis lasse de courre un gibier de hasard,
Et voudrais un peu vivre à la douce, sans art,
Sans danger, dans un tout petit bonheur prospère.
Je vous ai grand merci de vos conseils de père ;
Mais, touchez là, monsieur, je n'en userai pas.
Le mariage seul a pour moi des appas.
Et malgré tout, mes yeux, ma verve, mon adresse,
Je me contenterai d'être une notairesse
Et de goûter enfin, dans ce monde ennuyeux,
Une paix que j'ai bien gagnée, ô mes aleux !

SCAPIN.

Vous n'épouserez pas Antoine.

RAFA.

Si, mon maître,
Je l'épouserai.

SCAPIN.

Point, je puis vous le promettre;
Car j'y mettrai bon ordre.

RAFA.

Ah! vraiment! Et comment?

SCAPIN.

C'est mon secret. D'abord, quant au consentement...

RAFA.

Peuh! le consentement de qui?

SCAPIN.

Mais de son père.

RAFA.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Bah!

RAFA.

Oui.

SCAPIN.

Quand?

RAFA.

Tout à l'heure, j'espère.

SCAPIN.

Et comment, je vous prie?

RAFA.

Ah! pardon! A mon tour,
C'est mon secret.

SCÈNE IV

LES MÈRES, TRISTAN.

TRISTAN.

Monsieur, voici notre pandour.
Il fait des pas d'une aune et sa mine est guerrière.

SCAPIN.

Diable!

RAFA, montrant la petite porte.

Rassurez-vous. C'est toujours par derrière
Qu'il passe. Nous avons un petit escalier.
Prenez le grand, si vous craignez mon chevalier.

SCAPIN.

Moi! Je ne le crains pas tant que ça.

TRISTAN, bas, à Scapin.

Non; mais, presto!

Filons!

SCAPIN, allant vers la petite porte.

Je veux lui dire...

RAFA, l'arrêtant.

Après moi, s'il en reste,
Permettez! Préparez, messieurs, en attendant,

A Scapin.

Vous, votre esprit,

A Tristan.

et lui, son dos.

Elle sort en courant par la petite porte.

SCÈNE V

SCAPIN, TRISTAN.

TRISTAN.

C'est imprudent

D'attendre, hein? monsieur. Ne faisons pas le brave.
Il a son grand outil maintenant.

SCAPIN, qui a réfléchi sans l'écouter.

Grave! Grave!

Qu'ont-ils pu machiner pour ce consentement?
Voyons!

Il s'absorbe de plus en plus.

TRISTAN.

Il pense. Il pense en un pareil moment!
Mon admiration en devient infinie.
Silence! Gardons-nous de troubler le génie.
Qu'il est beau!

SCAPIN, toujours ruminant.

Non. Mais si. Si! Parfait, ça! Très bien.
J'y suis. Le Grec! Ton Grec! Le voilà, leur moyen.
Ils vont faire chanter cette gamme au notaire.
Halte-là! Moi, Scapin... Ouais! Et le militaire?
C'est vrai qu'il a son ?...

Il mime une botte d'escrime.

TRISTAN.

Oui; la façon de causer
N'est pas commode.

SCAPIN.

Certe. Il vaudrait mieux ruser,
 Les faire déguerpir. Les gens de cette sorte
 Ont toujours des délits cachés. Qu'on les leur sorte,
 Et voilà leur audace à bas. Il ne s'agit
 Que d'affirmer qu'on sait où le cadavre git.
 Ils détalent alors sans tambour ni trompette,
 Et de leur poudre aux yeux font poudre d'escampette.

TRISTAN.

Vous appellerez donc la police contre eux ?

SCAPIN.

La police ! Veux-tu te taire, malheureux !
 La police ! A ce nom, je crois toujours qu'on sonne.
 Sache qu'il n'est personne, entends-tu bien, personne,
 Et je dis des plus fiers, des plus honnêtes gens,
 Qui n'ait là quelque chose au regard des sergents.
 Ah ! les sergents ! Jamais ne te fais leur complice !
 Quand on est fort, on est soi-même sa police.
 Retiens cette leçon, puisque tu l'attrapas,
 Et fais-en ton profit.

TRISTAN.

Je n'y manquerai pas.

SCAPIN, entendant du bruit.

On vient !

TRISTAN.

Nous restons ?

SCAPIN.

Non, pas moi. Tu dois comprendre!...

Toi, parle-lui !

Il sort en courant.

SCÈNE VI

TRISTAN, seul.

Moi ! moi !... Merci, je sors d'en prendre.

Il se saure à son tour.

SCÈNE VII

ESPLANDIAS, RAFA.

RAFA.

Tenez, monsieur Scapin... Personne !

ESPLANDIAS.

Il s'est enfui.

Tu ne vas pas te mettre à courir après lui ?

RAFA.

C'est que j'aurais voulu...

ESPLANDIAS.

Ne me romps pas la tête

De cet imbécile.

RAFA.

Oh ! ce n'est point une bête,
 Détrompe-toi, mon cher, et j'eusse mieux aimé,
 Pour faire notre coup, le tenir enfermé.

ESPLANDIAS.

Bah ! laisse donc ! L'affaire est sûre et toute prête.
 Barnabé va venir et baissera la crête.
 Je l'ai là, son papier. C'est un de ces chiffons
 Qu'ils appellent, je crois, des virements de fonds.
 La signature est feinte. Ils en ont l'habitude.
 C'est sans danger pour eux quand ça reste à l'étude.
 Mais dans les mains d'un tiers c'est un peu plus gênant.
 Et s'il renâcle à mon marché donnant donnant,
 Il risque avec ceci d'aller purger ses glaires
 Où moi j'ai tant purgé les miennes, aux galères.

RAFA.

Ne parle pas de ça. Chut ! Ça porte malheur.

ESPLANDIAS.

Enfant ! Calme ta crainte et farde ta pâleur.
 L'avenir est à nous. Garde qu'il ne s'échappe,
 Et ne va pas broncher quand nous touchons l'étape.
 Allons, ma belle, encore un bon coup de collier,
 Et nous aurons au bout l'herbe à plein râtelier.

RAFA.

Tais-toi. J'entends...

Elle va voir à la porte.

C'est lui.

ESPLANDIAS.

Parfait ! A la bonne heure !
 Qu'il entre ! Il sortira ton beau-père, ou je meure.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BARNABÉ.

BARNABÉ, assis.

Monsieur !

ESPLANDIAS, même jeu.

Monsieur !

BARNABÉ.

Je suis accouru sur-le-champ.

ESPLANDIAS, à Rafa.

Ferme la porte.

BARNABÉ, effrayé.

Quoi !

ESPLANDIAS.

Je ne suis pas méchant ;

Ne tremblez pas, monsieur. C'est là, ne vous déplaie.

Une précaution pour discuter à l'aise.

Quand je dis discuter, non ! Nous sommes tout ronds.

Et je crois qu'en deux temps nous nous arrangerons.

Rafa veut épouser Antoine ; Antoine l'aime ;

Vous, vous le refusez : c'est là tout le problème.

Or, vous l'accorderez, en me disant merci,

Lorsque je vous aurai, monsieur, montré ceci.

Il fait voir le papier.

BARNABÉ, d'un air d'indifférence simulée.

Mon endosse !

ESPLANDIAS.

Ni plus ni moins, monsieur ; c'est elle.

BARNABÉ.

Bon ! Qu'est-ce que cela ? Mais une bagatelle !
Cent livres ! J'étais sûr, le terme étant venu,
D'acquitter ce transfert, et, ni vu ni connu !

RAFA.

Vous vous rendez souvent de ces petits services ?

BARNABÉ.

Mais, dame ! On est notaire ; il faut cacher ses vices.
Or un compte secret se couvre d'un emploi.
Ça se fait tous les jours.

ESPLANDIAS.

Oui, mais pardon ! La loi ?
Ces beaux expédients qui sont dans vos pratiques,
Elle, la loi, n'y voit que des faux authentiques,
Et vous met pour acquit au bas de tels papiers
Le fer rouge à l'épaule et le boulet aux pieds.

RAFA.

Hélas ! il suffirait pour cela, mon cher maître,
Qu'en ce emploi le nez d'un juge vint se mettre.

ESPLANDIAS.

L'ami dont je le tiens se montrait exigeant.

BARNABÉ.

Il voulait en échange un tombeau d'argent !

ESPLANDIAS.

Or, de ma caution, sans plus, il se contente.

RAFA.

Et nous, vous sachant ladre et dur à la détente.
Nous vous en demandons pour seul et simple prix
La main de votre fils, dont mon cœur est épris.

ESPLANDIAS.

De plus, pour mon neveu plein de sollicitude,
Je voudrais que vous lui cédassiez votre étude.

RAFA.

Et c'est tout.

BARNABÉ.

Quoi ! C'est tout ? Mais vous me ruinez !

ESPLANDIAS.

Préférez-vous ici le juge avec son nez ?

RAFA.

Vous plairait-il aller où l'on rame par paire ?

ESPLANDIAS.

Il faut choisir, pourtant : ou forçat, ou beau-père !

BARNABÉ.

Mais c'est horrible ! Mais vous êtes des brigands.
A l'aide !

RAFA.

Modérez ces cris extravagants.
Vous vous ferez du mal.

ESPLANDIAS.

Songez à vos catarrhes.

RAFA.

Puis, nous ne sommes point des Turcs ni des Tartares.

Comme un petit Saint-Jean vous laisse-t-on tout nu ?
 Non. L'on vous fournira de quelque argent menu
 Pour pouvoir, au tripot ou dans votre entourage,
 Jouer tout doucement comme il sied à votre âge.
 Allons, vos sentiments sont-ils plus résignés ?
 Tenez ! Papier, plume, encre. Écrivez, et signez.

BARNABÉ.

Non, je n'écrirai point. Du diable si je bouge !

RAFA, lui touchant l'épaule.

C'est là, monsieur, qu'on vous posera le fer rouge.

BARNABÉ, effrayé.

Ouais !

ESPLANDIAS, lui prenant le pied.

C'est ici, monsieur, qu'on mettra le boulet.

BARNABÉ, effrayé.

Grands dieux !

RAFA, montrant la fausse traite.

Tout ça dépend de ce petit poulet.

BARNABÉ, atterré.

Que faut-il que j'écrive ? Où faut-il que je signe ?

RAFA, lui désignant de l'index la place.

Écrivez là, monsieur. Datez. (Il date.) Puis, à la ligne !

Elle dicte et il écrit sous sa dictée.

Je, Barnabé, notaire, ayant tout mon bon sens,
 Sans être en rien contraint, de mon plein gré, consens
 A donner pour époux, à haute damoiselle
 Rafa, mon fils Antoine, à qui, mari d'icelle,
 Je céderai sans frais, par simple livraison,
 Ma charge de notaire et toute ma maison.

BARNABÉ, se redressant.

Ah ! toute ma maison, non, jamais ! On me pille !
On m'égorge !

RAFA, lui retouchant l'épaule.

C'est là, sur la chair, l'estampille
Du fer rouge.

ESPLANDIAS, lui donnant un coup de pied à la cheville.

Et c'est là, dans les pieds, le boulet.

RAFA.

Ce n'est pas amusant.

ESPLANDIAS.

Ça fait mal.

RAFA.

C'est si laid !

BARNABÉ, pleurant.

Aïe ! aïe ! Hélas !

RAFA.

Signez. C'est pour Antoine. Il m'aime.

BARNABÉ.

Eh ! quoi ! faut-il ainsi m'assassiner moi-même !
O monsieur, par pitié ! Madame, à vos genoux !

ESPLANDIAS.

C'est à prendre ou laisser. Voyons, dépêchons-nous.
Tous ces lanternements excitent mes colères.
Pour la dernière fois : ma nièce, ou les galères !

BARNABÉ.

Où faut-il signer?

ESPLANDIAS, avec fureur, montrant l'endroit.

Là, parbleu! C'est votre emploi :
Vous le savez bien.

BARNABÉ, pleurant et hésitant encore.

Mais...

SCÈNE IX

LES MÊMES, SCAPIN, à la cantonade.

SCAPIN, à la cantonade.

Ouvrez, de par la loi!

RAFA.

Ciel! la police!

SCAPIN, même jeu.

Ouvrez! Ou j'enfonce la porte.

ESPLANDIAS, à Barnabé.

Vite, signez d'abord.

BARNABÉ.

Pas si bête. Main-forte!

Au secours!

ESPLANDIAS.

Imbécile! Eh! ne signez donc pas!
Je vais vous dénoncer, et vous irez là-bas.

BARNABÉ.

Si, je signe.

Il va pour signer. La porte s'ouvre, enfoncée.

ESPLANDIAS.

Trop tard!

SCÈNE X

LES MÊMES, SCAPIN, en commissaire.

ESPLANDIAS et BARNABÉ.

Monsieur le commissaire!

BARNABÉ, désignant Esplandias.

Arrêtez ce brigand!

ESPLANDIAS, désignant Barnabé.

Arrêtez ce faussaire!

BARNABÉ.

Tais-toi, vieux malandrin!

ESPLANDIAS.

Silence, vieux croupier !

RAFA, présentant le faux de Barnabé.

Monsieur, mettez d'abord le nez dans ce papier.

BARNABÉ, présentant le consentement.

Dans celui-ci monsieur.

RAFA.

Non, celui-ci. Cent livres !

Un faux ! Vous y verrez comment il tient ses livres.

SCAPIN, prenant les deux papiers.

Bon ! Procédons par ordre, et sans emportement.

BARNABÉ.

Monsieur, je suis notaire.

SCAPIN.

Oui, je sais. Justement !

A vous l'honneur ! Ce faux...

BARNABÉ, essayant de l'attraper.

Transfert sans importance !

SCAPIN, voulant le lire.

Voyons !

BARNABÉ, mettant la main dessus.

Oh ! ce n'est pas la peine. Une quittance !

SCAPIN.

Pardon, n'y touchez point, ou le délit s'accroît.

La main de la justice est séquestre de droit.

RAFA.

Monsieur, demandez-lui de qui la signature.

SCAPIN.

De qui ?

BARNABÉ.

De l'endosseur.

ESPLANDIAS.

Non, de votre écriture.

BARNABÉ, à Scapin.

Je vais vous expliquer. Soyez conciliant.
Vous êtes du métier, vous. Or, quand un client
Nous confie un pouvoir...

RAFA.

En blanc.

BARNABÉ.

Mon Dieu ! sans doute,
C'est abuser un peu.

RAFA.

Si peu !

BARNABÉ.

Mais, somme toute...
Êtes-vous joueur ?

SCAPIN.

Non.

BARNABÉ.

Comme c'est malheureux!

SCAPIN.

Pourquoi donc?

BARNABÉ.

Les joueurs se comprennent entre eux.
Vous auriez à mon sort compati tout de suite.

SCAPIN.

Vous jouez beaucoup, vous?

BARNABÉ.

C'est vrai.

SCAPIN.

Quelle conduite!
Vous, de qui l'on attend l'exemple du devoir!
Un notaire!

BARNABÉ.

Ah! monsieur, je voudrais vous y voir!
Être notaire, alors, vous croyez que c'est drôle!
Quand on a, tout le jour, le nez dans quelque rôle.
Mangé de la poussière et bu son encrier,
Non, voyez-vous, le soir, on est bête à crier.
Et si vous connaissiez ma femme, c'est bien pire.
Migraines et vapeurs! Ça bâille, ça soupire.
Et mon fils! Un surnois doublé d'un triple oison!
Alors, dame, que faire? On fuit de la maison.
On court au tripot. Oui, c'est mal. Oui, c'est immonde.
C'est pourtant ce que j'ai de meilleur dans ce monde;

Et je mourrais demain si, parmi tant d'ennuis,
Pour oublier mes jours je n'y passais mes nuits.

SCAPIN.

Eh bien ! à la bonne heure, au moins, il est sincère.

A part.

Ah ! ma pauvre Suzette !

RAFA.

Enfin, mon commissaire,
Pour excuser son crime il dit tous ses défauts ;
Mais ça n'empêche pas qu'il n'ait commis un faux.

SCAPIN.

En effet.

ESPLANDIAS.

Et du coup, le bague le réclame.

SCAPIN.

Eh ! eh ! Peut-être.

BARNABÉ, désignant Esplandias.

Lui, m'accuser, c'est infâme !
Songez que, ce papier sur la gorge, il voulait
M'extorquer tous mes biens par abandon complet.

SCAPIN.

Ah ! ah !

BARNABÉ, montrant le consentement.

Lisez, monsieur ! Oui, toute ma pécune.

RAFA.

Ce n'est là qu'un projet, sans signature aucune.

BARNABÉ.

Lisez, monsieur, lisez, et jugez ces brigands.
 Obligé de donner mon fils, avec quels gants,
 À ce coupe-jarret, à cette aventurière!
 Et c'est qu'ils me laissaient sans devant ni derrière,
 Ruiné, dépouillé, réduit au jeu congru,
 Tandis que d'autre part j'allais prendre pour bru
 La fille de monsieur Scapin, un honnête homme,
 Qui nous versait en dot la somme,.. ah! quelle somme!

SCAPIN, à part.

Canaille!

BARNABÉ.

Eh bien! monsieur, qu'ils disent leurs raisons!

RAFA.

Nous autres! Nous n'avons rien fait. Nous nous taisons.

ESPLANDIAS.

Pourquoi voudriez-vous que je me départisse
 De ce respect muet qu'on doit à la justice?

RAFA.

Pour des gens tels que nous, à l'honneur délicat,
 Le silence est encor le meilleur avocat,
 Et monsieur nous absout rien qu'à voir notre mine.

SCAPIN.

Parbleu!... Non, mais, allez, drapiez-vous dans l'hermine;
 Chantez-vous *Te Deum*, l'un en *ut*, l'autre en *fa*!
 Bien! Par malheur, je vous connais, toi, la Rafa,
 Ouvrière d'amour dont le cœur se débite,
 Et toi, l'Esplandias, marchand de mort subite.

BARNABÉ.

Eh! eh! vous voilà pris, vous qui m'en promettiez!

RAFA, à Scapin.

Mais, monsieur, il n'est pas, dit-on, de sots métiers;
Et chacun dans le sien peut se montrer honnête,
Que l'on soit spadassin, commissaire, ou nonnette.

SCAPIN.

Oui, mais, précisément. je sais de vos exploits
Lesquels n'ont rien d'honnête et tombent sous les lois.

RAFA, insolente.

En vérité?

ESPLANDIAS, bas, à Rafa.

Tais-toi. Filons doux. Le vent tourne.

SCAPIN.

Par exemple, ce vieux roquentin, de... Livourne.

RAFA.

Livourne?

SCAPIN.

Gènes... Pise, ou Rome!... Son pays
Ne fait rien. N'ouvrez pas ces grands yeux ébahis!
Vous connaissez fort bien, pardieu! de qui je parle.
Ce bonhomme, appelé Béralde... Non, c'est Carle...
Non! c'est-à-dire... Enfin, je me perds dans les noms;
Mais, suffit, vous tremblez et nous nous comprenons.

ESPLANDIAS, *troublé.*

Ah ! monsieur veut parler peut-être de Pandolphe ?

SCAPIN.

C'est cela même.

BARNABÉ, *se frottant les mains.*

Ah ! ah !

SCAPIN, *clignant de l'œil.*

Oui, là-bas, sur le golfe.

A Naples.

ESPLANDIAS, *suffoqué.*

Naples ! *(bas.)* Diable !

RAFA, *bas, à Esplandias.*

Eh ! ne te trouble pas.

ESPLANDIAS, *bas, à Rafa.*

Mais cela se voit donc, que j'ai ramé là-bas ?

SCAPIN, *à part.*

J'en étais sûr. Ce n'est qu'un échappé du bague.
Je les tiens.

ESPLANDIAS, *essayant de se redresser, et halbutant.*

Moi, monsieur, soldat. J'ai fait campagne...

SCAPIN.

Campagne ! Oui, je sais comme, et dans quel régiment.
Un régiment d'élite, où, pour tout fourniment,

On a le bonnet vert, des frusques écarlates,
 Et deux toises de bois qui flotte au bout des pattes.
 On va sur mer. C'est ça qui t'a bronzé la peau.
 Un bâton d'argousin te servait de drapeau.
 Les coups qu'on t'en donnait faisaient tout ton salaire.
 Tu ne prenais d'assaut que ton banc de galère.
 Et vous étiez un tas de ces braves troupiers,
 Si forts, que les boulets se traînaient à vos pieds !
 Et c'est ça qui, venant trancher du matamore,
 Veut traiter nos bourgeois comme de Turc à More !
 Allons ! quitte l'épée et reprends l'aviron.
 Faux soldat, Espagnol de Naples, fanfaron ;
 Ne cherche plus à nous en imposer, vieux drôle,
 Car tu n'as jamais vu le feu qu'à ton épaule.

BARNABÉ.

Bien ! très bien !

SCAPIN, à Esplandias.

Montre-la, l'épaule gauche, un peu.
 Je suis sûr qu'on y trouve encor trace du feu.

Il lui met la main au collet.

ESPLANDIAS, balbutiant de plus en plus.

Oui, blessure ! J'en ai plusieurs. Là, c'en est une...

SCAPIN.

Que tu reçus sans doute au sac de Pampelune ?

ESPLANDIAS.

Vous savez...

SCAPIN, d'une voix tonnante

Je sais tout, te dis-je, et plus encor !

BARNABÉ.

Voilà parler !

RAFA.

Parler ! Dites : sonner du cor !

Quel cuivre !

Allant se ramper devant Scapin.

Mais il a la note un peu faussée,
 Votre hallali, s'il croit que la bête est forcée.

Montrant Esplanias.

Celle-là, bien ! Mettez le vieux cerf aux abois,
 Faites-vous un trophée aux dépens de ses bois.
 Mais la biche, c'est une autre paire de manches.
 On me prend quand l'année a soixante dimanches.
 Moi ! Ce n'est pas encor, je crois, cette fois-ci.
 Mon oncle, empoignez-le, soit ! Mais moi, venez-y.
 D'ailleurs, il est mon oncle autant qu'il est le vôtre.
 Celui-là de perdu, j'en trouverai quelque autre.
 Des oncles ! C'est bien ça qui me met en émoi.
 On en a de recharge à trente écus par mois.
 Oncle d'occasion, va, suis le commissaire,
 Puisque cela te plaît, vieux sot, qu'on t'incarcère,
 Puisque tu n'as pas su mettre au vent pour mon bien
 Ce glaive en fer battu qui ne te sert à rien.
 Moi, je lève le pied de peur qu'on ne l'écrase ;
 J'ai de trop beaux cheveux pour souffrir qu'on les rase,
 Trop de rose à la peau pour pâlir en prison.
 Vive le clair soleil et le libre horizon !
 Bonsoir la compagnie, et qui m'aime me suive !

Elle se sauve en courant.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins RAFA

BARNABÉ.

Monsieur, elle s'enfuit !

ESPLANDIAS, courant après elle.

Rafa !

Il se sauve à son tour.

SCÈNE XII

SCAPIN, BARNABÉ

BARNABÉ.

L'autre s'esquive.

Monsieur, arrêtez-les ! Vous vous croisez les bras.
Courez vite ! Courez !

SCAPIN.

Baste ! Bon débarras !

BARNABÉ.

Attrapez l'oncle, au moins, si vous lâchez la nièce !

SCAPIN, lui mettant la main au collet.

Qu'importe le fretin ! Je tiens la grosse pièce.

BARNABÉ.

La grosse pièce, moi ! Qu'ai-je donc fait, vraiment ?
Ce papier...

SCAPIN.

Bon ! Passons ! Mais ce consentement ?

BARNABÉ.

Puisqu'il n'est pas signé.

SCAPIN.

Puisqu'il fut près de l'être.

BARNABÉ.

Monsieur...

SCAPIN.

On m'avait dit qu'hier même, par lettre
A ce monsieur Scapin, l'un de vos bons amis,
Votre fils à sa fille était dûment promis.

BARNABÉ.

Hélas ! je vous ai dit combien je le regrette
Que ça ne soit pas fait. Cette dot, toute prête !
Est-ce ma faute si mon fils est un benêt ?
Ah ! s'il m'eût écouté, le gaillard la prenait.

SCAPIN.

La dot ?

BARNABÉ.

Oui, par la fille.

SCAPIN.

Et sans l'aimer ?

BARNABÉ.

Il l'aime.

SCAPIN.

La fille ?

BARNABÉ.

Non, la dot. Et suivez mon dilemme.
 Sans la dot, nous étions, Antoine et moi, vidés.
 Pour lui, plus de Rafa ! Pour moi, bonsoir les dés !
 Avec, moi vers les dés, et lui vers sa débauche,
 Nous étions requinqués et partions du pied gauche.

SCAPIN.

Et Suzette, vous la comptez pour rien ?

BARNABÉ.

Parbleu !

SCAPIN.

Ainsi, c'est pour pouvoir, vous, retourner au jeu,
 Et votre fils, sauver Rafa de la disette,
 C'est pour ça qu'il vous faut la dot de ma Suzette!

Il jette sa robe et sa perruque.

Ah ! misérable !

BARNABÉ.

Vous, monsieur Scapin !

SCAPIN.

Voleur !

BARNABÉ.

J'ai cru....

SCAPIN.

Coquin !

BARNABÉ.

Pardon !

SCAPIN.

Notaire de malheur !

BARNABÉ.

Mais....

SCAPIN.

Par la Pâque-Dieu ! C'est donc là ce qu'on nomme
 Vertu bourgeoise ! Et moi, vieux fou, pauvre bonhomme,
 Qui parfois me jugeais, à voir ces révérends,
 N'être pas assez pur pour entrer dans leurs rangs !
 Moi qui me reprochais mes quelques peccadilles !
 Moi qui trouvais leurs fils trop huppés pour nos filles !
 Mais, faux honnêtes gens qui méprisent les gueux,
 Vous faites cent fois pis, et vous valez moins qu'eux.
 Nous autres, c'est quand on est jeune qu'on s'amuse,
 Et nos plus méchants tours ont cela pour excuse,
 Sans compter les hasards, la misère, la faim,
 Qui font saillir le loup hors des bois ; car enfin,

Le ventre creux, ça pousse à voler la marmite.
Puis, quand le diable est vieux, nous, il devient ermite.
L'âge ôte la fringale aux pires garnements.
Mais vous, c'est au rebours. Il vous rend plus gourmands.
Et nous avions, au prix de vous, l'âme innocente,
Vicieux à vingt ans moins que vous à soixante.
Allons, redressons-nous, nous, les mauvais garçons,
Puisque vous finissez par où nous commençons,
Puisque c'est nous, les vrais vivants sans imposture,
Qui nous rangeons le mieux à la loi de nature,
Sages l'hiver, ayant été fous au printemps,
Quand vous, qui n'avez pas su fêter vos vingt ans,
Vous attendez d'en être à l'âge respectable
Où l'on n'a plus de dents pour vous asseoir à table !

BARNABÉ.

Monsieur, je suis confus. Croyez bien...

SCAPIN.

Non, tenez.

Quand j'y pense ! M'avoir conduit là par le nez !
Sacripant !

BARNABÉ.

Grâce !

SCAPIN.

Non, il faut que je t'étrille !

SCÈNE XIII

LES MÊMES. DORINE, MADAME BARNABÉ, toutes deux
hors d'haleine.

MADAME BARNABÉ.

Barnabé !

BARNABÉ.

Quoi ?

MADAME BARNABÉ.

Ton fils...

DORINE.

Scapin !

SCAPIN.

Quoi ?

DORINE.

Notre fille...

SCAPIN et BARNABÉ.

Eh bien ?

MADAME BARNABÉ, à son mari.

Parti !

DORINE, à Scapin.

Partie aussi !

SCAPIN et BARNABÉ.

Que dites-vous ?

MADAME BARNABÉ, à son mari.

Avec elle.

DORINE, à Scapin.

Avec lui.

SCAPIN.

Voyons, nous sommes fous !

DORINE.

Ils ne comprennent pas !

MADAME BARNABÉ, à son mari.

Notre enfant...

DORINE, à Scapin.

E le nôtre...

SCAPIN.

J'entends.

BARNABÉ.

Ils sont partis.

SCAPIN.

Partis.

SCAPIN et BARNABÉ.

L'un avec l'autre.

DORINE et MADAME BARNABÉ.

Mais non!

SCAPIN.

Expliquez-vous alors, ô juste ciel!

MADAME BARNABÉ.

Antoine avec Rafa!

DORINE.

Suzette et Florisel!

SCAPIN et BARNABÉ.

Ah! courons!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, TRISTAN, en commissaire, suivi de deux greffiers.

TRISTAN.

Un instant! Que personne ne sorte!

Greffiers, verbalisons, et gardez bien la porte!

Les deux greffiers s'installent de chaque côté de la porte.

DORINE, à Tristan.

Pourtant...

TRISTAN.

Silence!

Comme s'il reconnaissait tout à coup Scapin.

Tiens!... Monsieur Scapin, je vois!

SCAPIN.

Vous m'interrogerez, monsieur, une autre fois.
Ma fille...

Il veut sortir.

TRISTAN, l'arrêtant.

Point. Il faut que justice aboutisse.
Et les formalités sont toute la justice.
Procès-verbal d'abord! Vous sortirez après.

SCAPIN.

Faites-nous-le signer, monsieur. Nous sommes prêts.

DORINE.

Et même en blanc, pourvu qu'on sorte tout de suite.

SCAPIN.

Même en blanc.

BARNABÉ.

Oui, bien sûr.

SCAPIN.

Nos enfants sont en fuite.

DORINE.

Ma fille...

MADAME BARNABÉ.

Mon fils...

TRISTAN.

Bien! Alors, signez ici.

Il leur présente un papier et sa plume de commissaire.

A Scapin.

Vous d'abord.

MONSIEUR SCAPIN

SCAPIN, signe.

Là ! Merci, monsieur.

Tristan lui tend la main pour demander un pourboire.

Ah ! oui.

Scapin lui donne de l'argent.

TRISTAN.

Merci !

A Dorine.

Vous, là.

Dorine signe
A Barnabé.

Vous, au-dessous.

Il lui tend la main.

BARNABÉ.

Ah !

Il lui donne des sous.

TRISTAN.

Vieux ladre ! Du cuivre !

SCAPIN, impatient.

C'est tout ?

TRISTAN.

Oui.

SCAPIN.

Hop ! Filous ! Il s'agit de poursuivre...

SUZETTE, jetant sa défroque de greffier.

Ah ! mon père !

SCAPIN.

Ma fille !

DORINE.

O Suzette!

SUZETTE.

Maman!

FLORISEL, jetant sa détroque de greffier.

Monsieur...

SCAPIN et DORINE.

Florisel!

MADAME BARNABÉ.

Mais, on dirait un roman!

A Barnabé qui veut sortir.

Reste donc, Barnabé! Cela tient du prodige.

TRISTAN.

Oui, qu'il reste, en effet; car il faut qu'il rédige
Le contrat que d'avance il a contresigné.

Il se redresse et brandit le contrat.

SCAPIN, le reconnaissant.

Traître!

TRISTAN, ôtant respectueusement sa perruque.

Patron, c'est vous qui m'avez enseigné.
L'élève à vos conseils n'a fait que se soumettre.
C'est vous qui triomphez de vous-même, ô grand maître!

SCAPIN.

Non, non, rengaine tes compliments superflus.

Je ne triomphe pas du tout. Mais toi non plus.
Il n'est ni patron, va, ni grand maître qui tienn !
Ce qui faisait ma force, et ce qui fait la tienne,

Montrant Suzette et Florisel.

C'est ça, c'est d'être avec le printemps, la beauté.
En mettant de pareils atouts de son côté,
Le dernier des Scapins bat le roi des Gérotes.
Nos bons tours, mon génie et ma gloire, des contes !
Les vrais triomphateurs, mon ami, les voici.
Et tant que durera le monde, c'est ainsi ;
Car on perd à coup sûr, si bien qu'on s'y connaisse,
Quand on a contre soi l'amour et la jeunesse.

FIN